# PAUL DE KOCK

ŒUVRES ILLUSTRÉES

# Mon Ami Piffard



*Illustrations inédites*

DE

J. WELY




PARIS

JULES ROUFF et Cie, Éditeurs

*Cloître-Saint-Honoré*

N° 30

# MON AMI PIFFARD

OUVRAGES DÉJA PARUS :

GUSTAVE LE MAUVAIS SUJET

(Complet en 3 volumes).

LA PUCELLE DE BELLEVILLE

(Complet en 4 volumes).

LA FILLE AUX TROIS JUPONS

(Complet en 2 volumes).

MONSIEUR DUPONT

(Complet en 4 volumes).

LA LAITIÈRE DE MONTFERMEIL

(Complet en 5 volumes).

LE COCU

(Complet en 4 volumes).

LA DAME AUX TROIS CORSETS

(Complet en 2 volumes).

LA FEMME, LE MARI ET L'AMANT

(Complet en 5 volumes).

ŒUVRES ILLUSTRÉES

DE

# PAUL DE KOCK

---

# MON AMI PIFFARD

---

## LE VIEILLARD DE LA RUE MOUFFETARD



PARIS

JULES ROUFF ET Cie, ÉDITEURS

CLOITRE-SAINT-HONORÉ

# MON AMI PIFFARD

## CHAPITRE PREMIER

### LE BATEAU A VAPEUR

Le temps était lourd, le ciel devenait sombre et annonçait un orage ; mais les passagers qui se trouvaient sur le bateau à vapeur qui va de Paris à Melun, redoutaient peu la tempête ; un orage n'est point effrayant pour les marins d'eau douce, et l'on n'a pas encore fait naufrage en allant de Paris à Melun.

Un monsieur d'une quarantaine d'années venait de passer dans la salle à manger du bateau.

C'était un homme petit, un peu replet de corps, mais cependant encore assez bien fait de sa personne.

Une figure assez aimable, ronde : des yeux très vifs, tantôt malins, tantôt curieux, mais le plus habituellement remplis d'un air de satisfaction parfaite, disposaient favorablement en faveur de ce

monsieur, qui était revêtu d'un léger paletot-sac en lasting noir, dont les larges poches étaient bourrées d'une infinité de choses ; le reste du costume annonçait un homme aisé.

Un autre personnage était alors assis dans un coin de la salle, et semblait, tout en regardant l'orage qui se formait, se livrer à des réflexions assez tristes que probablement l'état de son âme, plutôt que l'état du ciel, faisait naître dans son esprit. Ce second individu, dont la mise annonçait aussi un homme du monde, pouvait avoir quelques années de moins que le premier.

Sa personne n'avait rien de remarquable ; il était grand, mince, assez mal bâti ; et ses genoux décrivaient une courbe qui les faisait souvent se rencontrer lorsqu'il marchait.

Il était blond de cheveux, rose de visage, et ses yeux d'un bleu clair, mais par trop saillants, étaient d'une dimension fort honnête ; son nez et sa bouche étaient irréprochables ; ses dents étaient un peu jaunes, mais pas une ne manquait à l'appel ; au total, ce monsieur pouvait passer pour bien. On était même libre de le trouver joli garçon, mais pour cela il ne fallait pas tenir à une physionomie spirituelle, car la figure de ce monsieur exprimait toute autre chose que de l'esprit.

Cependant en ce moment une altération dans les traits qui ne lui était pas sans doute habituelle, donnait à la figure de ce personnage une expression singulière : il y avait dans son regard une tristesse qui allait presque jusqu'au désespoir ; il roulait ses yeux à fleur de tête, tantôt regardant le ciel, tantôt regardant à ses pieds ; mais l'air de bêtise

naturel à l'individu, se mêlant toujours à tout cela, empêchait que l'on ne prît trop au sérieux la peine qu'il paraissait alors éprouver.

Celui qui venait de passer dans la salle à manger n'a pas plus tôt jeté un coup d'œil sur le personnage occupé à se désespérer dans un coin, que, poussant un cri et faisant un bond de surprise, il court à lui en s'écriant :

— Ne me trompé-je pas!... Piffard!... Sigismond Piffard!... un ami... un ami... ici, sur l'eau, avec moi...

« C'est charmant cela !

Celui auquel ces paroles venaient d'être adressées semble tout étourdi par cette brusque apostrophe, on dirait qu'il est contrarié d'être reconnu, et qu'il ne trouve pas la rencontre aussi charmante que son ami veut bien le dire.

Cependant, comme il ne peut nier son identité, ni éviter la reconnaissance, il se soumet à la nécessité en répendant :

Sigismond Piffard.

— Oui, c'est moi... Bonjour, Pavillon... ça va bien... Merci... et toi ?

Monsieur Pavillon (car nous savons maintenant le nom du petit monsieur à la figure réjouie) court prendre la main de son ami Piffard, et la lui secoue comme s'il eût eu dessein de lui disloquer l'épaule ; manière de prouver son amitié que beaucoup de gens croient devoir employer, et dans laquelle ceux qui sont doués d'une certaine force mettent de l'amour-propre à vous faire faire la grimace.

— Ce cher Piffard... comme on se rencontre !...

« Si je m'attendais à trouver quelqu'un de connaissance sur le bateau à vapeur de Melun, ma foi ! ce n'était pas toi...

« As-tu déjeuné ?... moi, j'ai très faim... Tu déjeuneras avec moi...

« J'ai emporté des provisions ; tu sais que je suis un gaillard de précaution ? on vient de me dire qu'on trouvait ici tout ce qu'on voulait... mais je n'en savais rien... C'est égal, je demanderai un plat... du poisson.

« Es-tu comme moi ? je ne puis pas être sur l'eau sans avoir envie de manger du poisson...

Monsieur Piffard se mouche, tout en murmurant :

— Moi, je ne tiens pas au poisson... D'ailleurs, je n'ai pas faim.

— Tu n'as pas faim... Bah !... Tu me tiendras compagnie... le grand air fait digérer...

« Je me crois sur mer, moi... parole d'honneur ! je me crois sur mer... d'autant plus que n'y ayant jamais été, je suis libre de me faire illusion...

« Ne pas avoir vu la mer, à quarante-cinq ans !...

c'est honteux... aussi je n'avouerais pas cela à tout le monde... je te le dis, à toi, parce que tu es un ami... Tu as vu la mer, toi, Piffard ?...

— Oui.

— Tu as été dessus ?

— Oui.

— Bien loin ?

— De Boulogne jusqu'en Angleterre...

— Fichtre !... c'est un trajet... As-tu essuyé une tempête ?

— Oui... c'est-à-dire, la mer était grosse... Il y avait du vent beaucoup, et on était terriblement ballotté !

— Tiens... la rivière fait des flots... ceux de la mer sont-ils plus forts que cela ?...

— C'est comme si tu comparais une noisette à un melon.

— Ah ! mon Dieu !... Quel dommage que le temps soit à l'orage...

« Il pleut maintenant, nous aurons de l'eau pendant tout le voyage... cela me contrarie, car j'aime à me promener sur le pont, à considérer le timonier à sa barre, le mécanicien à la chaudière. J'aime à écouter le clapotement de l'eau contre le bâtiment... Tout cela fait battre mon cœur...

« Oh ! mon cher Piffard, j'étais né marin... j'en suis sûr... et dire que je n'ai pas vu la mer !...

« Mais je la verrai, je ferai le voyage du Havre avec madame Pavillon ; il y a bien longtemps que j'ai promis à mon épouse de lui procurer cet agrément... elle qui adore les écrevisses... Mange-t-on beaucoup d'écrevisses, au Havre ?

Monsieur Piffard ne répond pas à son ami ; il est

allé se rasseoir dans un autre coin de la salle, et semble de nouveau absorbé dans de tristes pensées.

Cependant le garçon du restaurant établi dans le bateau s'est empressé d'exécuter les ordres du petit monsieur ; il a dressé une table, il a mis deux couverts, et pendant que monsieur Pavillon sort des poches de son paletot-sac la moitié d'une volaille froide, un saucisson et du jambon, le garçon va commander des côtelettes à la minute, qui doivent remplacer le poisson qui manque au restaurant du bateau.

Monsieur Pavillon s'installe à la table comme un homme décidé à y bien employer son temps, ce qui ne l'empêche pas de dire à son ami :

— Eh bien ! Piffard, voilà un couvert qui t'attend.

« Viens donc... Si tu fais des façons, tu as tort... Si tu crains que cela te fasse mal de manger, c'est différent. Je ne veux pas compromettre ta santé... Je mangerai pour deux...

« Dis donc, Piffard, j'ai acheté une maison de campagne... une autre maison de campagne, car j'en avais déjà une petite... mais j'en ai acheté cette fois une belle... grande... commode...

« On ne se moquera plus de mon jardin qui ressemblait un peu à une cour...

« J'ai un arpent et demi à présent... hein... dis donc !... un arpent et demi... ça peut s'appeler un jardin... On a de quoi se promener au moins...

« J'ai déjà éprouvé avec ma femme qu'après en avoir fait quatre fois le tour... du jardin, pas de ma femme, on était extrêmement fatigué. »

Monsieur Piffard continue à ne point répondre, il n'a même pas l'air d'écouter.

Mais il y a des personnes qui ne tiennent pas à ce qu'on leur réponde et qui, lorsqu'on le fait, n'y font aucune attention et vont leur train comme si on ne leur avait rien dit ; c'est une manière de conserver toujours la parole. Monsieur Pavillon était du nombre de ces personnes-là.

Il aimait beaucoup à parler et n'écoutait presque jamais.

Il poursuivit donc, tout en faisant disparaître l'aile et la cuisse de la volaille, avec un appétit qui faisait plaisir à voir :

— Oui, mon cher... on a une belle maison de campagne... Je crois que je te l'avais déjà dit... Ma foi, c'est que je le dis à tout le monde... On est si content... quand on est heureux... et je suis excessivement heureux...

« C'est grâce à l'héritage de mon oncle que j'ai pu me passer cette envie...

« C'est agréable, d'hériter... et surtout de quelqu'un qu'on n'aimait guère ! Et cet oncle-là était si maussade... si méchant même... Il me tapait quand j'étais petit et que je ne savais pas mes versions...

« Mais aujourd'hui je lui pardonne tout cela...

« Ces côtelettes à la minute me paraissent bien longues à venir.

« Décidément tu ne veux rien prendre ?... »

Monsieur Piffard se contente de regarder le ciel, l'eau et la pointe de ses bottes.

— Ce saucisson est délicieux... Mon ami, j'ai une foule d'arbres fruitiers... en plein rapport !...

« J'aurai énormément de fruits... Et des légumes donc !... Oh ! le potager est ravissant ! Il y a de tout !... C'est bien agréable, lorsqu'on

mange des choux... des petits pois, de pouvoir dire : c'est de mon jardin... de mon potager.

« Garçon !... Garçon !... et ces côtelettes à la minute... Il faut donc une heure pour les faire ?...

— Dans un moment, Monsieur, elles vont bien.

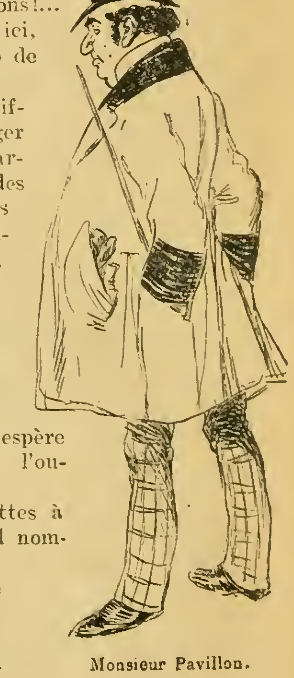
— Ah! c'est heureux que je me sois muni de provisions!... Car quand on a faim, ici, on doit se faire beaucoup de mauvais sang...

« Je te disais donc, Piffard... que j'ai un potager ce qui n'empêche pas le jardin d'agrément... avec des arbres rares... des arbres exotiques... Je ne les connais pas encore tous, mais je les étudierai; moi qui aime le jardinage, moi qui passe deux heures devant un poirier rien que pour ôter les vers, les chenilles et les mauvaises feuilles... J'espère que je vais avoir de l'ouvrage!...

« Sapristi! ces côtelettes à la minute sont bien mal nommées. »

Le garçon apporte enfin les côtelettes si longtemps attendues.

Monsieur Papillon en



Monsieur Pavillon.

ronge lestement deux; son appétit commence à se calmer, et c'est alors que, levant pour la première fois les yeux sur son ami, il remarque sa tristesse, sa pâleur et le bouleversement qui règne dans toute sa personne.

Monsieur Pavillon n'était point un homme égoïste et insensible aux peines de ses amis, ce que l'on aurait pu croire d'abord en le voyant déjeuner seul.

Il pose près de son assiette sa fourchette et son couteau, et, regardant fixement son ami Piffard, s'écrie :

— Ah ! çà, mais !... je n'avais pas encore remarqué... Que diable as-tu donc, mon pauvre Piffard, ta figure est toute renversée... Que t'est-il arrivé ?

« Aurais-tu éprouvé quelques revers de fortune ?... Mais tu as de bonnes rentes, toi, et tu ne joues pas à la Bourse, tu es trop sage pour cela... »

Piffard fait un signe de tête négatif en murmurant :

— Non, je n'ai rien perdu...

— Mais alors c'est donc un événement dans ta famille... Je ne te demanderai pas des nouvelles de tes enfants, puisque tu n'en as pas; mais ta femme, ta chère Clodora... est-ce qu'elle serait malade ? »

En entendant prononcer le nom de sa femme, monsieur Piffard a fait un mouvement brusqué, qui pourrait passer pour une crispation ; il est quelque temps sans répondre, on croirait qu'il n'a plus de voix et qu'il s'efforce en vain à la chercher dans son gosier.

Cependant après quelques moments passés en grimaces, il murmure d'une voix à peine intelligible :

— Clodora... se porte bien... Du moins, quand

j'ai quitté Paris... elle n'avait qu'un commencement de rhume de cerveau.

— Eh bien ! alors, ce n'est pas cela qui doit t'inquiéter... un rhume de cerveau... j'en ai deux par mois régulièrement.

« Voyons, Piffard, sois donc franc avec un ami.

« Rappelle-toi que nous avons été en pension ensemble...

« Nous nous disputions toujours, nous nous battions même quelquefois, et c'est de là que date notre amitié.

« Puisque ta femme n'est pas malade, que ta fortune n'est pas dérangée... qu'est-ce qui peut donc te causer cette tristesse qui te rend si pâle... car tu es bien pâle, mon cher ami !... Je ne suppose pas que ton épouse, ta Clodora, t'ait fait... t'ait causé... que tu soupçonnes... »

Monsieur Piffard se lève, et, s'avançant comme un furieux sur son ami, s'écrie :

— Clodora est la vertu même, entends-tu, Pavillon ? et quiconque oserait se permettre le moindre mot équivoque sur elle... je le briserais comme je brise... cette assiette ! »

En disant cela, Piffard enlevait et jetait à terre l'assiette sur laquelle était la troisième côtelette à la minute que monsieur Pavillon n'avait pas encore mangée.

Celui-ci reste tout stupéfait de l'action que son ami Piffard vient de commettre, et, regardant d'un air de regret la côtelette, qui est à terre avec les débris de l'assiette brisée, s'écrie :

— Mon bon, mon cher ami, je n'ai pas dit le moindre mal de ton épouse... je n'en ai jamais eu l'intention ! C'est une question que je t'adressais

comme autre chose... et ce n'était pas une raison pour casser cette assiette... et jeter par terre cette côtelette... Je l'aurais mangée... puisque tu ne manges pas, toi...

« C'est égal, je vais finir avec du jambon. »

Monsieur Piffard s'est calmé, il se laisse aller sur une chaise qui est devant la table près de son ami... Celui-ci se remet à manger et à parler; deux choses qu'il avait le talent de faire très bien à la fois.

— Parbleu, mon cher Piffard, je connais trop bien ton intérieur et l'histoire de ton mariage, pour avoir jamais de mauvaises idées sur la vertu de ta femme !...

« Je sais que ta Clodora t'a épousé par amour... C'était une riche veuve... toi, tu avais un joli patrimoine... vous vous conveniez parfaitement.

« Ta femme est bien... de beaux yeux noirs... c'est une brune piquante... elle est un peu grasse, mais comme tu es fort maigre, ça rétablit l'équilibre. Je crois qu'elle n'a que trois ans de moins que toi; mais comme elle est plus belle femme que tu n'es bel homme, elle se conservera fort longtemps.

« Enfin vous êtes parfaitement unis... vous faites un ménage modèle... de vrais tourtereaux !... Il y a cinq ans que vous êtes mariés et semblez toujours dans la lune de miel...

« C'est fort bien, cela... oh! c'est exemplaire.

« Aussi dans le monde, quand on parle d'un bon ménage, c'est toujours vous que l'on cite!...

« Une mère dit à sa fille en la mariant :

« — Puisses-tu être heureuse comme madame Piffard!...

« Le beau-père dit à son gendre :

« — Soyez pour ma fille un second Piffard!...

« Ah! mon ami, c'est beau cela, c'est flatteur d'être ainsi pris pour modèle... Moi, j'aime bien ma femme, je suis très heureux avec madame Pavillon, mais je crie souvent, elle crie beaucoup. Nous nous disputons à chaque instant!... ce qui n'empêche pas qu'on ne soit très bien ensemble...

« Ce jambon est dur... je suis fâché que tu aies jeté la côtelette par terre. »

Monsieur Pavillon avale un grand verre de vin et reprend :

— Je me résume... Garçon !... une demi-tasse... bien chaud.

— Tout de suite, monsieur.

— Vois-tu, Piffard, j'en reviens à mes moutons, tu as quelque chose... tu roules des yeux d'une façon trop effarée pour ne pas avoir quelque chose...

« Pourquoi ne pas confier tes chagrins à un ami ?...

« Parle, cela soulage... j'éprouve cela souvent.

« Qu'est-ce que tu as?... »

Piffard, après une longue hésitation, relève la tête, et regardant son ami dans le blanc des yeux, murmure d'un air désespéré :

— Je suis perdu !

— Tu es perdu !... s'écrie à son tour monsieur Pavillon, en faisant presque un saut sur sa chaise. Ah ! mon Dieu... mais tu m'effrayes...

« Qu'est-ce qu'il y a donc... qu'est-ce que tu as donc fait, malheureux?...

« Est-ce que par hasard tu te serais fourré dans quelque complot contre le gouvernement ?... Ça m'étonnerait, tu ne t'occupais pas de politique... tu ne lisais jamais les séances des chambres. »

Piffard fait un signe de tête négatif .

— Est-ce que tu aurais eu une dispute... un duel ?

« Tu auras tué ton adversaire peut-être ? et maintenant il y a des lois très sévères sur le duel... Ai-je deviné ?... »

Piffard fait encore signe que non.

— Alors, mon ami, je ne sais plus que penser, que croire... à moins... Est-ce que par hasard tu serais affligé de quelque maladie dangereuse ?...

« Est-ce qu'un médecin aurait eu la bonté de te dire que tu couves un anévrisme, ou la pierre, ou que tu as une affection de poitrine ?...

« Il y a des médecins qui vous disent cela, en ajoutant charitablement que c'est une maladie incurable, qu'il n'y a rien à y faire et qu'il faut vous attendre à mourir sous peu.

« Mais, mon cher ami, ils sont bien peu docteurs, ceux qui vous disent cela... (car tu sais que docteur vient du latin *doctor, doctoris,* qui signifie maître, savant, homme qui enseigne aux autres). Je ne crois pas, moi, qu'il y ait pour les habitants de ce monde des maladies incurables...

« En nous affligeant d'une foule de maux, je crois que Dieu a mis aussi sur la terre de quoi les guérir tous ; comme chaque poison a son antidote, de même chaque maladie doit avoir son dictame : seulement, où est-il, ce dictame, ce remède ? dans le règne végétal, animal, minéral ?...

« Voilà ce qu'il faudrait trouver, ce qu'il faudrait pour cela se donner la peine de chercher ! et c'est ce que ne font pas ces docteurs, qui se contentent de vous dire :« Votre maladie est incurable, préparez-vous à mourir, » au lieu de vous répondre :

« Il n'y a rien d'impossible à la science et à la nature, espérez toujours.

« C'est une consolation, cela calmera votre esprit, et les tourments de l'esprit réagissent toujours sur les infirmités du corps. »

Piffard a laissé parler son ami; mais lorsque celui-ci a fini, il lui répond avec un grand flegme :

— J'ai une bonne poitrine, un excellent estomac, je n'ai jamais été malade, et je n'éprouve pas la moindre altération dans aucune de mes facultés.

— Alors, mon cher ami, reprend monsieur Pavillon en avalant son café et payant le garçon, cela devient de plus en plus énigmatique.

« Mais voyons... puisque nous nous trouvons ensemble sur ce bateau, dis-moi au moins ce que tu vas faire à Melun ?...

« Moi, j'y vais régler quelques affaires relatives à ma succession; mon oncle possédait là une maison que j'ai fait vendre... pour en acheter une fort jolie à Saint-Mandé...

« Je t'ai dit que j'avais acheté une nouvelle maison de campagne à Saint-Mandé ?... Ah ! oui, je te l'ai dit... elle est fort grande... j'ai revendu ma petite... Tu viendras voir ma nouvelle maison avec ta femme ?... »

Piffard a de nouveau brusquement tressauté et manque de renverser la table et le couvert; mais cette fois son ami Pavillon n'y fait pas attention, parce que, lorsqu'il est en train de parler de sa nouvelle propriété, il ne voit rien de ce qui se passe autour de lui ; il poursuit donc :

— J'aurai une chambre d'amis... deux, trois chambres d'amis même... Oh ! c'est très grand... ma femme aura sa chambre... ma fille la sienne,



J'ai une bonne poitrine, un excellent estomac, je n'ai jamais été malade. (P. 18.)

mon fils la sienne... la bonne la sienne... nous aurons chacun la nôtre!... Ah! je reviens à ce que je voulais te demander :

« Qu'est-ce que tu vas faire à Melun?

— Je n'en sais rien! répond Piffard en poussant un gros soupir.

— Tu n'en sais rien!... s'écrie monsieur Pavillon, qui s'éloigne alors de son ami d'un air inquiet et se dit en lui-même :

« Ceci devient trop singulier... il va à Melun... et il ne sait pas pourquoi il y va!...

« Est-ce que le pauvre Piffard aurait perdu l'esprit ?... Je sais bien qu'il n'en a jamais eu beaucoup, mais enfin il savait bien ce qu'il voulait faire ; et maintenant... diable ! cela devient très inquiétant. »

En ce moment le bateau à vapeur s'arrête.

Les passagers étaient arrivés au lieu de leur destination.





## CHAPITRE II

### LA FAMILLE PAVILLON.

Monsieur Pavillon a quitté lestement le bateau, empressé de se retrouver à terre, car, tout en affectant un goût prononcé pour l'eau, il avait mal au cœur lorsqu'il restait longtemps dessus; mais il attribuait cela à l'odeur de la vapeur.

Après avoir fait quelques pas, monsieur Pavillon se retourne, pensant avoir son ami près de lui; mais il porte en vain ses regards de tous côtés, il n'aperçoit pas Piffard.

— Tiens, c'est singulier... par où donc est-il passé? se dit monsieur Pavillon en s'arrêtant pour regarder encore autour de lui. Je le croyais près de moi...

« Comment, il m'a quitté ainsi... sans rien me dire... pas même adieu!...

« De la part d'un ami, je trouve cette façon d'agir peu aimable...

« Oh ! Piffard a quelque chose, certainement... il n'est pas dans son état naturel...

« Cela m'inquiète, parce qu'au fond c'est un fort bon enfant... un peu bête... c'est vrai... mais pas méchant...

« Oh ! incapable de faire du mal à un pierrot...

« Cependant il s'est emporté ce matin et il a brisé une assiette... il fallait qu'il fût malade pour cela... Par où diable a-t-il passé ? »

Et monsieur Pavillon faisant une grosse voix se met à crier de toutes ses forces :

— Piffard !... Piffard !... ohé ! Piffard !

Mais personne ne répond à sa voix, et las d'appeler en vain, monsieur Pavillon se remet en marche, en se disant :

— Ma foi !... puisqu'il ne veut pas venir avec moi, je le laisse... Je suis venu ici pour terminer mes affaires, je veux repartir après-demain matin : je n'ai pas le temps de m'amuser à chercher Piffard... Je suis pressé de retourner dans ma nouvelle propriété... j'ai tant de choses à y faire !... quand ce ne serait qu'à nettoyer mes arbres, je suis sûr que j'en aurai pour quinze jours au moins.

Et monsieur Pavillon se rend chez le notaire, chez l'acquéreur de la maison qu'il a vendue, chez toutes les personnes auxquelles il a affaire; et, dans le courant de la conversation, il est rare qu'il ne dise pas trois ou quatre fois qu'il vient d'acheter une grande maison de campagne; il est si heureux de pouvoir dire cela, qu'il en devient ridicule et que l'on se moque de lui.

Mais lorsqu'on n'est pas habitué au bonheur, il rend souvent fort bête, bien heureux encore quand il ne fait que cela !

On le voit quelquefois changer les faiblesses en défauts, les défauts en vices, et chasser le naturel, qui alors ne revient pas au galop.

Monsieur Pavillon termine promptement les affaires qui l'appelaient à Melun. Il touche ses fonds et retourne à Paris, d'où il doit aller rejoindre sa famille qui est installée à sa campagne.

Pendant le peu de temps qu'il a passé à Melun, c'est en vain qu'il a essayé de retrouver son ami Piffard, il ne l'a plus rencontré; et la tristesse de son ami, la singularité de ses réponses, de sa conduite avec lui sur le bateau à vapeur, occupent souvent monsieur Pavillon pendant son voyage de Melun à Paris.

Avant de retourner à Saint-Mandé avec monsieur Pavillon, faisons d'abord connaissance avec sa famille.

Monsieur Pavillon, que nous connnaissons déjà un peu, est un ancien miroitier.

Il s'était marié jeune, il s'était établi jeune, et son commerce aurait été assez bien pour lui permettre d'y amasser une honnête fortune si l'humeur de sa femme n'y avait pas mis obstacle.

Madame Pavillon est une toute petite femme, maigre, grêlée, chétive, mais douée d'une vivacité extrême; avec elle il faut au premier mot, au premier geste, au premier signe, que l'on ait fait ou plutôt deviné ce qu'elle veut; sans cesse allant, venant, remuant, courant, elle est d'une activité effrayante.

Elle voudrait pouvoir tout faire dans sa maison, parce qu'elle trouve lents, lâches, paresseux, tous ceux qui n'ont pas de vivacité; enfin c'est de la poudre, du salpêtre sous la forme d'une petite

femme assez gentille, très mignonne, et dont l'abord est assez doux.

Monsieur Pavillon était habitué à l'humeur de sa femme; cependant, n'étant pas doué lui-même d'une forte dose de patience, il lui arrivait souvent de s'emporter aussi, et de vouloir surpasser sa femme en vivacité. Mais alors la boutique du miroitier souffrait beaucoup de ces scènes conjugales; dans leurs accès de pétulance, il était rare que monsieur et madame Pavillon ne brisassent pas deux ou trois glaces de prix; leur fortune en souffrait beaucoup.

C'est pourquoi, après avoir amassé quatre mille francs de rente et s'être acheté une toute petite campagne à Vincennes, monsieur Pavillon avait jugé prudent de s'en tenir là et de se retirer d'un commerce dans lequel d'un jour à l'autre un accès de vivacité de madame Pavillon pouvait lui faire faire des pertes énormes.

Les ci-devant miroitiers sont à la tête de deux enfants; une fille, nommée Félicie, qui est parvenue à sa seizième année; qui est blanche, blonde, et assez jolie, mais qui est aussi lente que sa mère est vive et son père pétulant.

Cette différence a fait naître bien des conjectures, bien des cancans parmi les amis et les voisins des miroitiers; le monde est si méchant, et il faut si peu de chose pour éveiller sa médisance!

Il y a ensuite un garçon que l'on a nommé César, qui n'a que huit ans, mais qui en paraît six; il est fort laid de figure, mais sa mère l'appelle l'Amour, parce qu'il a sa vivacité, qu'il saute, bondit, gambade sans cesse; parce qu'étant tout petit il avait des attaques de nerfs lorsqu'on ne lui don-

nait pas sur-le-champ ce qu'il demandait et qu'en grandissant il a continué d'être emporté, colère et même rageur.

Une sœur de madame Pavillon, femme sur le retour, qui porte un corset ouaté, un caleçon ouaté, des jupons piqués et une foule d'autres choses pour se donner de la tournure et tous les appas qui lui manquent, vit presque continuellement chez son beau-frère, chez qui elle a voulu payer pension, pour avoir le droit de trouver tout mauvais, de commander, de gronder et d'être enfin une seconde maîtresse de la maison. Cette sœur, qui est veuve depuis l'âge de vingt-deux ans, d'un gros bonhomme qu'elle a, dit-on, fait mourir d'attaque d'apoplexie, en lui reprochant de trop manger, est d'une lésinerie extrême, excepté pour ce qui concerne sa toilette.

N'ayant jamais été jolie, mais en revanche ayant toujours été infiniment coquette, madame Hortensia Laminette se flattait de retrouver bien facilement un second mari et de n'avoir qu'à jeter le mouchoir à l'un de ses soupirants qui viendrait lui offrir son cœur, mais il n'en a pas été ainsi.

Quoique madame Laminette eût soin de faire sonner bien haut qu'elle avait deux mille francs de rente et un superbe trousseau, aucun homme ne s'était présenté pour remplacer le défunt.

Les années étaient venues : Hortensia, déjà laide, avait vu avec douleur son embonpoint disparaître et ses cheveux grisonner; elle avait remplacé ses formes naturelles par des postiches fort artistement faites, et ses cheveux châtains par un joli tour noir comme l'ébène : et malgré cela, madame Laminette était restée veuve.

Mais aussi elle avait soin de répéter sans cesse :

— Ah! les hommes!... les hommes!... Qu'on est heureuse lorsqu'on n'est plus sous leur domination!... c'est bien assez d'un mari. Il est permis de se laisser attraper une fois, mais non pas deux; aussi je ne comprends pas comment il y a des veuves qui se remarient.

Mais à part sa ridicule coquetterie et sa lésinerie, madame Laminette ne manquait pas de bon sens, et, pour tout ce qui ne lui était pas personnel, elle raisonnait même avec esprit.

Voilà quel était l'intérieur de monsieur Pavillon ; en y ajoutant la domestique Angélique, assez bonne fille, qui n'avait que le défaut de prendre du tabac, ce qui est très imprudent lorsqu'on fait la cuisine.

En se retirant du commerce, monsieur Pavillon, s'étant trouvé maître de son temps, et ayant beaucoup de goût pour la campagne, avait dit à sa famille :

— Maintenant nous passerons régulièrement sept mois de l'année aux champs, à ma maisonnette de Vincennes.

« Je garderai un petit appartement à Paris pour l'hiver, parce que l'hiver j'aime le spectacle, les soirées, les concerts et la partie de bouillotte; mais dans la belle saison, je serai tout à la verdure... Quand je trouverai une occasion pour aller voir la mer à peu de frais, je serai complètement heureux. »

La maison que monsieur Pavillon possédait à Vincennes était fort modeste, si modeste que quelques personnes la prenaient pour une chaumière.

Elle ne se composait que d'un rez-de-chaussée et d'un premier, qui faisait mansarde.

Le rez-de-chaussée, divisé en plusieurs petites pièces, avait cependant permis d'avoir une salle à manger, un salon, une cuisine et une chambre de bonne.

Le premier, coupé en quatre, servait à loger à peu près toute la famille. Seulement, lorsque madame Laminette couchait à Vincennes, mademoiselle Félicie lui cédait sa chambre et partageait celle de sa mère.

Un petit jardin était placé derrière la maison. Il était à peine grand comme la moitié de la cour d'une belle maison de Paris; et cependant, dans ce petit espace, monsieur Pavillon avait entassé des arbres fruitiers les uns sur les autres ; il avait même mis des buissons, des charmilles, fait plusieurs bosquets, de corbeilles de fleurs ; le plus étonnant, c'est que tout cela venait à merveille, que les fleurs étaient belles, les buissons bien verts, les bosquets très couverts et les arbres chargés de fruits.

Une seule chose avait refusé de pousser dans le petit jardin de la maisonnette, c'était du gazon.

Dans un petit rond de huit pieds de circonférence, et qui était placé devant la fenêtre de la salle à manger, monsieur Pavillon voulait avoir un gazon, parce que cela repose la vue, qu'il y a des pelouses dans tous les grands jardins, et que, le soir, par les grandes chaleurs, il pensait qu'il serait agréable de pouvoir se rouler sur le petit rond qu'il avait eu l'audace de nommer sa pelouse.

Mais en vain avait-il semé à profusion de la graine de gazon anglais et français, l'herbe avait

refusé de venir, et le chiendent même ne poussait pas sur la malheureuse pelouse qui semblait frappée de stérilité, bien que la bonne, le jeune César et monsieur Pavillon lui-même l'arrosassent tous les matins et tous les soirs.

Voyant qu'il fallait renoncer à l'espoir de voir pousser le moindre gazon sur sa pelouse, un matin monsieur Pavillon s'était frappé le front, puis comme quelqu'un qui vient d'avoir une subite inspiration, il avait pris son chapeau et s'était mis en route pour Paris, en s'écriant :

— Oh! fichtre! nous aurons du gazon... J'en réponds cette fois!... Je vais le chercher...

« Je vous certifie qu'il sera d'un beau vert. »

Toute la famille s'était regardée avec étonnement ne concevant pas comment s'y prendrait monsieur Pavillon pour rapporter un gazon tout fait.

Mademoiselle Félicie disait :

— Mon papa va acheter plusieurs pots de chiendent, et c'est cela qu'il va encore essayer de faire prendre sur la pelouse.

— Non, disait le petit César, papa sera allé dans le bois de Vincennes ; là, il empruntera une bêche et il coupera des carrés de gazon qu'il rapportera ici.

— On lui aura parlé de quelque nouvelle graine qui pousse facilement, disait madame Pavillon, et il est allé en chercher.

— Tout cela fera encore de l'argent de dépensé inutilement et mal à propos, disait Hortensia Laminette ; votre pelouse est frappée de stérilité comme Rachel, fille de Laban et femme de Jacob. Et tout ce que l'on sèmera et plantera dessus n'y pourra rien faire venir.

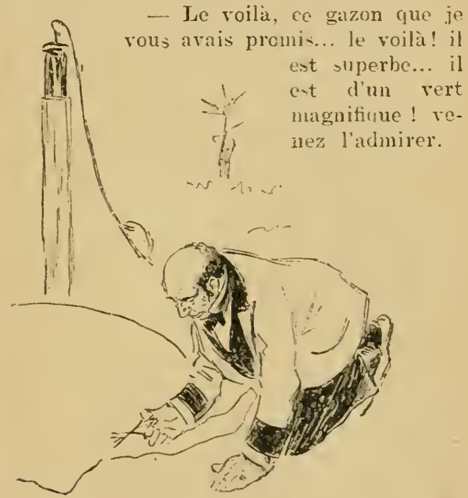
Cependant chacun était bien impatient de voir revenir monsieur Pavillon.

Il revint au bout de quelques heures, il descendait d'une voiture qui le ramenait de Paris.

Il portait sous son bras un rouleau très long et très gros, et, sans s'arrêter dans sa maison, il courut à son jardin, se mit à quatre pattes sur sa pelouse, et, défaisant son rouleau, étala sur la terre stérile un fort grand morceau de peluche de soie verte, qu'il coupa en rond, de manière à couvrir exactement sa pelouse.

Puis il appela tout le monde en s'écriant :

— Le voilà, ce gazon que je vous avais promis... le voilà! il est superbe... il est d'un vert magnifique ! venez l'admirer.



Il courut à son jardin, se mit à quatre pattes sur sa pelouse.
(P. 29.)

Au premier coup d'œil la peluche verte simulait parfaitement de l'herbe, et chacun poussa un cri de surprise en voyant ce gazon qui avait poussé encore plus vite qu'un champignon. Mais, en s'asseyant dessus, en le caressant, on reconnut la fraude.

Cependant, comme à l'œil cela jouait parfaitement la verdure, on fit compliment à monsieur Pavillon sur son procédé, et l'on trouva son idée fort ingénieuse.

— Et c'est d'autant plus gentil, un gazon comme ça, dit la domestique, qu'il n'y aura pas besoin de l'arroser... Ah ! Monsieur, vous devriez mettre tout votre jardin en postiche.

— Mais quand il pleuvra, dit madame Laminette, au lieu d'embellir votre pelouse, cela pourra bien la friper.

— Eh bien ! ma chère sœur, ce sera très simple : quand il pleuvra, on enlèvera le gazon et on le rentrera ; c'est très facile, cela s'enlève comme une nappe.

C'est ainsi que monsieur Pavillon avait tâché d'embellir sa maisonnette, dont il aurait voulu faire une villa. Il aimait le jardinage ; il avait acheté râteau, bêche, pioche, binette, sécateur, brouette, enfin tout ce dont se servent les jardiniers.

Il se levait de bon matin, prenait son sécateur d'une main, sa bêche sous son bras, et allait travailler à son jardin.

Il connaissait tous ses arbres, cela n'était pas difficile dans un si petit espace ; cependant, il avait eu le talent d'y faire venir trente arbres fruitiers. Il les visitait, les soignait, les nettoyait tous comme une nourrice fait avec ses enfants.

Dès qu'il apercevait une branche douteuse, il prenait son sécateur et la coupait. Il épluchait soigneusement ses poiriers, ses pommiers, ne laissait pas une mauvaise feuille toucher un fruit, et empêchait ainsi les vers de se mettre dans sa récolte.

Grâce à ces soins, tous ses arbres étaient pleins de sève et de vigueur, et ses fruits venaient à maturité.

Madame Pavillon aimait les fleurs, et elle se chargeait de les soigner ; mais lorsqu'une plante ne venait pas assez vite, elle l'arrachait et la remplaçait par une autre. La petite femme voulait de l'activité chez les fleurs comme chez les hommes. Elle en voulait dans tout et reprochait même à sa bonne d'être lente à dormir.

Au total, personne ne s'ennuyait dans la maisonnette ; les fenêtres donnaient sur la grande route.

Mademoiselle Félicie travaillait contre une croisée en regardant passer les promeneurs, les voitures et les cavaliers.

Madame Hortensia Laminette s'asseyait souvent à la fenêtre, et, tout en tenant à la main un livre dans lequel elle ne lisait pas, elle jetait un coup d'œil en dehors sur tous les militaires qui passaient devant elle... et il y a toujours beaucoup de militaires à Vincennes.

Le petit César polissonnait sur la route, et jouait avec tous les enfants du voisinage.

Madame Pavillon criait après sa bonne, repiquait des marguerites et de la giroflée, et faisait à chaque instant le tour de sa propriété.

M. Pavillon tenait son sécateur et sa bêche ; il coupait et labourait, puis restait en admiration

devant un tout petit poirier, qui avait cinquante-deux poires parfaitement mûres.

Enfin la bonne tirait de l'eau au puits, qui n'était pas profond, et arrosait tout le jardin, excepté la pelouse en soie verte.

Tous ces gens-là étaient parfaitement heureux et rien ne les empêchait de l'être comme cela longtemps! Mais il est souvent aussi difficile de savoir rester heureux que de parvenir à le devenir.

M. Pavillon aimait à recevoir, à sa campagne, ses connaissances de Paris.

Il ne pouvait pas recevoir beaucoup de personnes à la fois, parce que la salle à manger ne pouvait pas en contenir plus de neuf; on était même alors extrêmement gêné ; mais il se dédommageait en invitant plus souvent deux ou trois amis qu'il traitait de son mieux.

Et cependant, en reconnaissance de son bon accueil, de son petit vin dont il versait à profusion, de son dîner qui était bon, et des fruits de son jardin qui étaient délicieux, les amis se permettaient souvent de rire quand Pavillon parlait de sa maison de campagne et de son jardin.

Les uns lui disaient :

— Pavillon, quand donc fais-tu tes vendanges?... feras-tu des confitures cette année avec tes abricots?

Ou bien encore :

— Pavillon, peut-on se promener un de front dans les allées de ton parc?

— As-tu compté combien on mettrait de temps à faire le tour de ton jardin?

— Pourquoi n'y fais-tu pas faire une pièce d'eau?...

— Pavillon, combien ton gazon te coûte-t-il l'aune?

— Qu'est-ce qui t'empêcherait d'avoir un gazon comme cela l'hiver, à Paris, dans ta chambre à coucher.

— Ton jardin est-il une cour, ou est-ce ta cour qui est un jardin?

— Quand il vient six personnes te voir en même temps, où les mets-tu?

Etc., etc., etc...

Et mille autres plaisanteries du même genre.

Pour des amis, c'était assez méchant; mais ceux qui nous aiment le plus ont encore du plaisir à se moquer de nous; jugez donc ce que ce doit être pour les amis qui ne nous aiment pas.

Monsieur Pavillon riait de toutes ces plaisanteries; mais au fond du cœur il en était vexé, humilié, et se disait souvent en soupirant:

— Ah! que je serais heureux si j'avais une belle maison de campagne et un grand jardin!...

« Alors je pourrais recevoir beaucoup de monde... Alors on ne se moquerait plus de moi quand je parlerais de ma propriété. »

Et madame Hortensia Laminette lui répondait:

— Vous êtes bien bon de vous occuper de ce que disent les autres! est-ce que votre maison n'est pas assez grande pour vous et votre famille?... Est-ce que vous ne vous y plaisez pas?... Est-ce que votre jardin ne vous donne pas assez à faire?...

« Enfin est-ce que vous n'êtes pas heureux ici?... Quelle nécessité d'acheter une plus grande maison? »

La belle-sœur raisonnait assez juste quelquefois.

Mais l'héritage de l'oncle était arrivé, et, au lieu d'écouter les conseils de madame Laminette, M. Pavillon s'était hâté de vendre sa petite maison de Vincennes et d'en acheter une fort belle à Saint-Mandé.





## CHAPITRE III

### LA MAISON DE CAMPAGNE DE SAINT-MANDÉ

La nouvelle maison de campagne de monsieur Pavillon est située à Saint-Mandé, elle n'est pas précisément sur la route. Un fort grand jardin la précède.

Il y a un petit bois, un jardin anglais, un potager, un kiosque et de grandes allées dans lesquelles quatre personnes peuvent marcher de front.

La porte principale donne sur un chemin de traverse qui conduit à la grande route ; une autre porte, derrière la maison, donne sur le bois.

Une troisième petite porte ouvre du jardin sur un sentier qui mène aussi au bois.

Le jour où il a pris avec sa famille possession de sa nouvelle propriété, monsieur Pavillon était comme un fou ; il courait de son potager dans son jardin anglais, entrait dans son kiosque, revenait à sa maison, retournait à son jardin, restait en

admiration devant un gros arbre, puis regardait autour de lui avec ravissement, en s'écriant :

— Et dire que tout cela est à moi !... C'est immense... On pourrait bâtir un village dans mon jardin... Et trois portes... trois entrées... C'est extrêmement commode... on sort d'un côté, on rentre de l'autre, c'est ravissant !...

Madame Pavillon ne cessait aussi d'aller de côté et d'autre en disant :

— Ici, il faudra des fleurs... là des buissons...

« Voilà des légumes qui sont bien mal entretenus... Quelle sécheresse, mon Dieu !...

« Tout va périr si on n'arrose pas...

« Il n'y a pas assez d'arbres par ici... il y en a trop là-bas... Angélique !... venez donc arroser les laitues, elles meurent de soif. »

Angélique (c'était la domestique) arrivait avec un arrosoir et cherchant des yeux sa maîtresse, en disant :

— Où êtes-vous donc, madame ?... je ne vous trouve pas !... Mon Dieu, que c'est grand ici !...

— Par ici, Angélique... dans cette allée... Ah ! que vous êtes lente !

— Mais, madame, écoutez donc ! Il est grand, ce jardin-ci... On ne peut pas arriver tout de suite, comme dans l'autre.

— Et vous n'avez apporté qu'un arrosoir... Tenez... voilà qu'il est employé.

« Allez vite, et apportez deux arrosoirs pleins...

« Félicie, César... est-ce que vous ne pourriez pas aussi arroser ?

— Avec quoi ? dit mademoiselle Félicie qui aimait autant ne rien faire. Nous n'avons que deux arrosoirs, et Angélique les tient.

— Alors il en faut davantage... Monsieur Pavillon!... monsieur Pavillon... Eh bien! où donc est-il?... où se cache-t-il?

Madame Pavillon courait chercher son mari dans la maison, tandis que celui-ci appelait sa femme dans le jardin anglais, puis dans le kiosque, puis dans le petit bois.

Après avoir passé cinq minutes à se chercher, les deux époux s'étaient trouvés en face l'un de l'autre au détour d'une allée.

Madame Pavillon était violette d'impatience.

— Où donc vous cachez-vous, monsieur? Voilà une heure que je vous appelle?

— Où te fourres-tu toi-même!... Voilà un temps infini que je te cherche.

— Ce sera amusant s'il faut passer ainsi son temps à se chercher ici.

— Ma chère amie, c'est là l'avantage d'une grande propriété: on ne se trouve pas tout de suite... On n'est pas sur le dos les uns des autres. C'est bien meilleur genre.

— C'est possible; mais quand j'appelle, moi, j'aime beaucoup que l'on me réponde.

— Que me voulais-tu, ma chère amie?

— Monsieur Pavillon, deux arrosoirs ne suffisent pas quand on a un jardin comme celui-ci.

— C'est juste, ma femme; demain j'en achèterai deux autres paires... Six arrosoirs! Oh! il faut bien cela!

— Tenez, monsieur, voilà des haricots qui vont mourir, si on ne les mouille pas...

« Angélique ! Angélique !... Angél... Ah ! mon Dieu! Voyez si elle me répondra... Angélique!...

— Elle ne t'entend peut-être pas... si elle est

au bout du jardin... Attends, je vais la chercher.

Madame Pavillon, qui est très impatiente, se remet à appeler sa servante, puis son fils, puis sa fille. Enfin, la domestique débouche d'une allée, portant un arrosoir de chaque main et le front couvert de sueur.

Angélique a l'air de fort mauvaise humeur.

— Angélique... il est bien insupportable d'appeler si longtemps.

— Eh! madame, quand il faut faire une lieue avec des arrosoirs pleins... Je n'en peux plus !... je regrette déjà le petit jardin et la pelouse en peluche verte!

« C'était bien moins fatigant.

— Taisez-vous, Angélique; si mon mari vous entendait, il serait furieux.

La bonne arrosa en bougonnant, et lorsque le soir fut venu, madame Pavillon était enrouée, à force d'avoir crié et appelé.

Monsieur Pavillon était extrêmement fatigué, et la domestique avait une courbature.

Puis, au moment d'entrer dans la maison pour se coucher, monsieur Pavillon, s'apercevant qu'il n'a plus de mouchoir, dit à son fils :

— César, va me chercher mon mouchoir.

« Je suis certain de l'avoir laissé dans le kiosque, contre le petit bois... tu sais?... Va, cours me le chercher. Moi, je suis trop las pour bouger. »

Mais le petit garçon avait fait la moue et ne bougeait pas non plus. Son père s'impatiente et s'écrie:

— Eh bien! César, est-ce que tu ne m'as pas entendu?

— Si, mon papa.



Enfin la domestique débouche d'une allée, portant un arrosoir de chaque main et le front couvert de sueur. (P. 38.)

— Pourquoi n'obéis-tu pas?... Tu devrais déjà être revenu...

— Papa... c'est que... le kiosque, c'est si loin... moi j'ai peur d'aller la nuit au bout de ce grand jardin.

— Tu as peur! l'ai-je bien entendu? Est-ce que tu ne courais pas tous les soirs sur la pelouse de notre ancienne maison?

— Ah! oui! mais c'était tout près... du jardin, on vous entendait parler dans le salon.

— Eh quoi! César, tu as peur? Tu te nommes César, et tu es poltron? C'est une anomalie. Je t'ai donné exprès ce nom-là pour que tu sois brave.

« Ne démentez pas votre nom, mon fils. Allez dans le kiosque me chercher mon mouchoir.

— Non, je n'irai pas, na!

— Ah! tu n'iras pas?

Et monsieur Pavillon avait donné deux ou trois coups de pied au derrière de son fils, qui ne voulait pas aller au bout du jardin.

Pendant ce temps-là, madame Pavillon cherchait sa fille dans la maison. Comme il y avait deux étages et beaucoup de pièces à chaque étage, on pouvait se perdre dans ses appartements comme dans son jardin. Cela faisait double agrément.

Mais madame Pavillon, ayant fort peu de patience, et n'ayant trouvé sa fille qu'après l'avoir cherchée dans toutes les pièces de la maison, avait commencé par lui donner un soufflet, parce que mademoiselle Félicie avait eu l'air de rire en retrouvant sa mère.

C'est ainsi que l'on avait inauguré la nouvelle propriété; ce qui n'avait pas empêché monsieur Pavillon de s'écrier en se couchant :

— Dieu! que l'on est heureux d'avoir une belle maison de campagne.

Le lendemain, madame Pavillon, étant sortie pour aller reconnaître s'il y avait dans les environs un boucher, un boulanger, et tous les fournisseurs indispensables aux besoins de la vie, était revenue par le bois et avait sonné à la porte qui se trouvait derrière la maison.

Les habitants de la grande propriété étaient disséminés de côté et d'autre.

Cependant, monsieur Pavillon avait dit à sa fille :

— Il me semble que l'on sonne.

— Vous croyez, papa ?

— Oui; on sonne, Angélique.

— A quelle porte, monsieur?

— Parbleu, ce doit être à la grande porte principale... Allez donc; c'est sans doute ma femme, et elle n'aime pas à attendre.

Angélique va à la grande porte de devant, et elle ne trouve personne par la raison que sa maîtresse sonnait à la porte de derrière. Elle se décide alors à aller voir à l'entrée opposée.

Mais, impatiente de sonner en vain depuis quelques minutes, madame Pavillon vient de renoncer à entrer par la porte du bois, et elle va sonner à l'entrée principale.

La domestique a été ouvrir à la porte du bois, et elle ne voit personne.

Cependant on entend carillonner de nouveau, et monsieur Pavillon crie à sa bonne :

— Mais allez donc ouvrir, Angélique... Vous voulez donc qu'on brise nos sonnettes!...

— Mais, monsieur, voilà deux portes que j'ouvre et je ne trouve personne.

— Allez voir à la troisième.

La domestique va voir à la petite porte du jardin qui donne sur le sentier, et elle n'y trouve personne. Elle se décide à retourner voir à la grande entrée; mais madame Pavillon, furieuse de ce qu'on ne lui ouvre pas, vient d'abandonner ce poste et se dirige alors vers l'entrée du sentier, où elle fait un tintamarre à tout briser.

— Qu'est-ce que cela signifie? s'écrie monsieur Pavillon, en courant comme un furibond dans son jardin. Est-ce qu'Angélique a juré de ne pas ouvrir aujourd'hui?

— Eh! monsieur, je ne fais que cela, moi! je n'y comprends rien. Si, quand j'arrive à une porte, on court à une autre, ça n'en finira jamais.

— Allons, dit monsieur Pavillon, que trois personnes aillent ouvrir en même temps, chacune à une porte différente.

« Je ne vois que ce moyen pour que l'on puisse être introduit chez moi.

« Félicie! César! allez ouvrir en même temps que votre bonne.

— C'est agréable, dit mademoiselle Félicie, en se décidant avec peine à quitter sa chaise. Il faudra avoir trois portiers ici... Quel genre!

Le petit César ne dit rien, mais comme c'est lui qui se trouve ouvrir la bonne porte, c'est-à-dire celle où est sa mère, c'est aussi lui qui reçoit la première bordée de la colère de madame Pavillon.

Elle lui applique une paire de soufflets, en lui disant :

— Voilà pour t'apprendre à me laisser sonner à toutes les portes pendant deux heures.

Le petit garçon s'éloigne en pleurant, en disant

que ce n'est pas de sa faute. Dans sa mauvaise humeur d'avoir attendu et sonné à toutes les portes, madame Pavillon voulait rosser tout le monde.

Et madame Laminette souriait, en disant d'un air moqueur :

— Tout cela n'arrivait pas quand on n'avait qu'une seule entrée à sa maison.

Monsieur Pavillon avait fait emplette de deux autres paires d'arrosoirs, mais bientôt on lui demanda une de ces pièces portatives avec lesquelles on arrose de très loin.

Cela était indispensable dans un grand jardin. Il voulait tout faire lui-même dans sa propriété.

Mais au bout de huit jours il était accablé, éreinté, et les trois quarts de son jardin étaient encore dans un état déplorable, et, de son côté, madame Pavillon ne cessait de s'écrier :

— Ah! je n'en puis plus... J'ai encore voulu sarcler, planter des fleurs... faire des bordures à mes corbeilles... mais je ne puis plus me tenir!... Si je fais longtemps ce métier-là, j'en mourrai.

— Monsieur, disait la bonne, si vous ne prenez pas un jardinier pour m'aider, moi, j'y renonce... C'est un métier de galère que votre jardin... Et je ne parle pas de la maison... des enfilades de chambres à balayer, à frotter... J'en ai un *lombago!*

— Et maman qui a voulu avoir des poules et qui me fait chercher du crottin de cheval sur la route, disait le petit César. Comme c'est amusant!

— Et les fenêtres, qui ne donnent que sur des chemins de traverse où il ne passe personne, murmurait mademoiselle Félicie. Comme c'est gai!

Madame Hortensia Laminette souriait d'un air qui voulait dire :

— C'est bien fait! on n'a pas voulu m'écouter.

Mais tout cela n'empêchait pas monsieur Pavillon d'être ravi, enchanté d'avoir une belle maison de campagne, et de le répéter à qui voulait l'entendre.



## IV

### LES INCONVÉNIENTS DE LA PROSPÉRITÉ.

Reprenons les choses où nous les avons laissées.

M. Pavillon a été de Melun à Paris, et de là il se hâte de retourner à sa campagne de Saint-Mandé.

Il sonne à la porte principale; mais on ne tarde pas à venir lui ouvrir, car, pour éviter de nouvelles scènes dans le genre de celles qui ont eu lieu le lendemain de l'arrivée dans la nouvelle maison, on est convenu que l'on ne sonnerait plus qu'à cette porte-là.

M. Pavillon entre chez lui en jetant un coup d'œil d'admiration sur sa maison. Son arrivée est saluée par ces mots :

— Mon papa, les poules n'ont point encore pondu.

— Mon ami, si l'on ne met pas trois ou quatre voitures de fumier dans ce jardin, rien ne pousera.

— Monsieur, les petits pois sont séchés, les

choux sont tous véreux, les romaines sont montées, et les épinards sont rôtis.

— Mon beau-frère, si vous ne faites pas réparer vos gouttières, vos plombs, je vous préviens que votre maison sera bientôt en fort mauvais état.

— Mon ami, nous avons eu avant-hier à dîner la famille Dupont, et hier les Montrichet, et tous leurs enfants et leurs neveux; ils sont venus sept; il me semble que c'est un peu trop sans façon !

M. Pavillon, étourdi par ce déluge de paroles, se jette dans un fauteuil, et s'essuie le front en s'écriant :

— Ah ! dame ! quand on a une belle maison, les amis viennent nous voir plus souvent, c'est tout naturel; je sais bien que s'il nous arrivait tous les jours sept ou huit personnes, cela deviendrait un peu coûteux... Mais, enfin, qu'ont-ils dit de ma propriété ?... ils en ont fait des compliments, j'espère !

— Eh ! mon Dieu ! dit madame Laminette, est-ce que le monde ne trouve pas toujours à critiquer ! Les Dupont ont prétendu que c'était dans une position triste, et les Montrichet ont dit que l'on devait y être abîmé de poussière !

M. Pavillon se frappe sur la cuisse avec dépit, en s'écriant :

— Voilà qui est trop fort ! dire du mal de cette maison-ci. Mais qu'est-ce qu'ils veulent donc que j'achète alors, un château, une principauté !... Ils disent cela maintenant, parce qu'ils sont envieux de ma propriété, et voilà tout !

— Et votre voyage, mon ami, a-t-il été heureux ?

— Mon voyage, mais oui... A propos, j'ai fait une rencontre sur le bateau à vapeur... Piffard.

« Vous savez bien, Piffard... mon ami intime ? je

l'ai trouvé là ; mais je ne sais pas ce qu'il avait!

« Il était d'une tristesse effrayante... je l'ai cru malade... Je l'ai questionné, il m'a répondu d'une façon incohérente... c'est au point que j'en ai été effrayé!... Enfin il m'a dit qu'il était perdu ...je l'ai assommé de questions : il a refusé de m'en dire davantage...

« Puis, en quittant le bateau à vapeur, je l'ai perdu de vue, et il m'a été impossible de le retrouver dans Melun.

— C'est assez singulier, dit madame Pavillon; de notre côté, nous avons reçu la visite de madame Piffard.

— Ah! diable, et vous a-t-elle parlé de son mari?

— Non, nous lui en avons demandé des nouvelles, ignorant que tu l'avais rencontré; elle s'est bornée à nous dire qu'il était en voyage...

« Mais elle paraissait préoccupée... il était facile de voir qu'elle avait quelque chose : n'est-ce pas, Hortense?

— Oh! certainement, dit madame Laminette, puisque je lui ai demandé si elle avait mal aux nerfs, et elle m'a même répondu assez sèchement qu'elle ne connaissait pas ce mal-là...

— Je l'avais par politesse, engagée à dîner, mais heureusemnt elle a refusé... elle est partie assez brusquement. Ah! elle nous a demandé si son mari t'avait écrit...

— Voilà qui est fort drôle... et que veut-elle donc qu'il ait à m'écrire...

— Puis en s'en allant elle nous a dit encore :

« Si vous recevez des nouvelles de M. Piffard ayez la complaisance de me le faire savoir. » Et je lui ai répondu :

« Il est bien probable, madame, que votre mari vous écrira plutôt qu'à nous.

— Tout cela n'est pas clair!... que diable peut-il être arrivé aux Piffard, à ce ménage de tourtereaux qui depuis cinq ans nageait dans une lune de miel continuelle? C'est très singulier, et je voudrais bien découvrir ce mystère, car certainement il y en a un.

Après s'être occupé encore quelque temps de son ami Piffard, M. Pavillon va se reposer avec délices dans sa nouvelle propriété; il voudrait voir à la fois son bois, son kiosque, son potager; mais, se sentant très fatigué, il prend le parti de ne rien voir et de se tenir tranquille.

Ce jour-là, heureusement, il ne lui arrive pas d'amis de Paris.

Quelques semaines s'écoulent; les visites ont été fréquentes; on a presque chaque jour tenu table ouverte chez M. Pavillon, ce qui n'amuse pas du tout les dames.

Mais aussi M. Pavillon a pu faire le grand propriétaire, et jouir de sa salle à manger, dans laquelle on peut tenir vingt personnes sans se gêner.

Un matin, cependant, en visitant son cellier, le maître du logis s'aperçoit que son vin diminue rapidement, effet naturel du nombre prodigieux de gens qu'il traite; puis, en fouillant à son secrétaire, il s'aperçoit aussi que sa caisse va comme son vin, et il se dit :

— Hum!... Il faut pourtant s'arrêter, cela deviendrait trop onéreux.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Un dimanche, en visitant sa maison, il découvre mille réparations à faire : le rez-de-chaussée est humide, le papier y moisit ; au premier, les plafonds ont des crevasses : au second, le vent a endommagé la toiture. Monsieur Pavillon fait une légère grimace, puis il va se promener dans son jardin.

La plupart de ses légumes ont séché sur pied, et cependant sa femme lui présente le mémoire du jardinier qui a travaillé chez eux ; les arbres, qui paraissaient couverts de fruits, en perdent tous les jours, parce qu'ils ne sont pas soignés, visités, échenillés.

— Nous avions de si beaux fruits dans la petite maison, mon papa, dit le petit César, pourquoi donc tombent-ils ici ?

— Mon fils, c'est que ces arbres-là ne sont pas nettoyés, taillés comme ceux de notre ancien jardin.

— Et pourquoi n'as-tu pas soin de ceux-ci comme des autres, papa ?

— Pourquoi... Eh ! parbleu ! parce que j'en ai trop maintenant pour pouvoir les soigner tous.

« Quand je n'avais qu'un petit jardin et une trentaine d'arbres, je les connaissais sur le bout de mon doigt... Je les savais par cœur depuis le haut jusqu'en bas et j'aurais bien défié que sur un seul d'entre eux on trouvât une branche morte. Mais maintenant que j'en ai plus de trois cents, il m'est impossible de les bien connaître !... Je n'ai pas le temps de voir toutes mes richesses, c'est très fâcheux ! »

Et monsieur Pavillon s'en va assez tristement faire un tour dans ses allées en se disant :

— Depuis que j'ai cette grande maison, où je me promettais tant de plaisir, le fait est que moi et ma femme nous nous éreintons, nous nous donnons des courbatures en voulant tout faire, et nous ne prenons jamais un moment de repos, d'agrément.

« J'ai un petit bois, je n'ai pas encore eu le temps d'aller m'y promener ; j'ai un kiosque, je ne me suis pas encore assis dedans...

« J'ai de superbes arbres, rares, curieux... je ne les connais pas... je ne les vois jamais !... D'après cela, quand on a un parc, il est bien probable qu'il y a des endroits de sa propriété où l'on ne va jamais... et quand on a un immense jardin, ce n'est pas pour soi, c'est pour son jardinier, ou les personnes qui viennent pour vous voir.

« Je commence à trouver que tout cela est fort bête ! »

Pendant que monsieur Pavillon se livrait à ses réflexions, sa femme lui apporte des mémoires qui viennent d'être envoyés de Paris. Celui du tapissier se monte assez haut parce qu'il faut nécessairement beaucoup de meubles pour meubler une grande maison. Monsieur Pavillon fait une nouvelle grimace, et sa femme lui dit :

— Cependant, mon ami, nous n'avons pas encore tout ce qu'il faut ici.

« Les appartements du bas et nos chambres du haut sont meublées, mais il n'y a encore rien dans les chambres d'amis ; tu sais bien que nous n'avions pas encore décidé quel genre de meubles nous y mettrions.

— Oh ! ma foi, rien ne presse ! répond le proprié-

taire que la vue du mémoire de son tapissier a rendu tout morose.

« Les amis!... les amis... au total, je ne vois pas pourquoi je les coucherais... C'est bien assez de les nourrir.

« Tenez, ma chère amie, je commence à m'apercevoir que ce n'est pas tout profit d'avoir une grande maison. Nous avons un potager... je pensais qu'il nous fournirait des légumes toute l'année, et nous n'en avons tiré encore qu'une ou deux salades bien vertes... et des pois qui auraient pu servir de balles pour des pistolets.

— Mon ami, c'est que nous ne savons pas encore bien soigner tout cela, il nous faudrait un jardinier à l'année.

— A l'année! merci!... ce serait une autre économie!... Enfin il n'y a pas jusqu'à vos poules...

« Vous avez voulu avoir des poules, en me disant : C'est charmant, parce qu'on a des œufs tout frais... c'est fort agréable pour son déjeuner... Comme j'aime assez les œufs à la coque, j'ai dit : Achetons des poules.

« Vous en avez eu sept et un coq; tout cela à trois francs l'un dans l'autre.

— Mon ami, les poules sont hors de prix cette année.

— C'est donc vingt-quatre francs. Plus quarante-cinq francs pour avoir fait faire un poulailler neuf ; l'ancien était en ruines. Plus, pour premiers frais d'avoine... de nourriture, cinq francs; total, soixante-quatorze francs... et jusqu'à présent nous avons eu trois œufs... il me semble qu'ils nous reviennent un peu cher!... à ce

prix-là, une omelette serait un plat de luxe que les princes seuls pourraient se permettre.

— Mon ami, mais nous aurons d'autres œufs... les poules en feront, il faut leur laisser le temps de s'acclimater.

— Peste! depuis deux mois bientôt que nous les avons, elles sont longtemps à s'acclimater. Vous avez aussi voulu des lapins, en m'assurant que c'était une économie, parce que cela mangeait tous les restants... ce qui était assez inutile, puisque, grâce aux nombreuses visites que nous recevons, nous n'avons jamais rien de reste.

« Enfin, ma bonne amie, dites-moi du moins si nous avons réussi de ce côté; car, depuis que je possède tant de choses, je n'ai plus le temps de rien voir et je n'ai pas été rendre visite aux lapins. »

Madame Pavillon fait un geste d'impatience en s'écriant:

— Eh mon Dieu! si vous n'étiez pas si long à parler, je vous aurais déjà appris ce qui est arrivé aux lapins. Mais quand vous vous mettez à narrer, vous allez... vous allez... vous n'en finissez pas.

— Enfin, madame, ces lapins?...

— Eh bien! monsieur, il paraît que leur tonneau avait un trou en dessous... ou qu'ils en ont fait un... Mais, ce qu'il y a de certain, c'est que ce matin, au lieu de douze, je n'en ai plus trouvé qu'un... Les autres se seront sauvés.

— C'est gentil!... c'est agréable!... onze lapins de perdus.

— On les retrouvera, monsieur. Le jardin est clos de murs partout; ils ne peuvent être sortis de

notre propriété. On leur donnera la chasse. Vous achèterez un chien.

— Ah! oui, une chasse dans le jardin... il ne manquerait plus que cela...

En ce moment le bruit de la sonnette se fait entendre à la grande porte, puis à la porte du bois, puis à celle du sentier.

— Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que cela? s'écrie madame Pavillon; on vient chez nous par tous les côtés.

— On dirait qu'on a voulu nous cerner. Allons, Félicie, César, Angélique... allez voir... allez.

La domestique revient bientôt dire :

— C'est monsieur Bouillot, ce gros ventre... qui ne met jamais d'eau dans son vin quand il dîne chez les autres, et qui boit de l'abondance chez lui. Il vient passer la journée.

— Il est fort ennuyeux, ce Bouillot... Mais heureusement il est seul, et...

Mademoiselle Félicie, qui vient d'ouvrir à une autre entrée, arrive alors et dit :

— C'est monsieur et madame Filasson...

« A peine arrivés, ils se sont déjà plaints de la poussière et du vent, et madame Filasson m'a demandé jusqu'à quelle heure il y avait des voitures pour revenir le soir.

— Ce qui veut dire qu'ils vont rester toute la journée... C'est amusant! Madame Filasson, qui ne vient chez moi que pour critiquer ma maison, mon jardin et le pays... Mais, sapristi, pourquoi y vient-elle alors?

— Oui... et des gens qui en arrivant, commencent par vous demander comment ils pourront s'en aller... qui ne songent, ne s'occupent que de

leur départ... On serait tenté de leur dire :

« Allez-vous-en tout de suite : vous serez plus sûrs de ne pas vous attarder. »

— Enfin... c'est trois personnes... Si tu pouvais leur avoir un dindon...

En ce moment, le petit César qui a été ouvrir du côté du sentier, accourt en s'écriant :

— Voilà toute la famille Montrichet... Ils reviennent tous les sept, comme l'autre fois, parce qu'ils disent que c'est ce soir la fête à Vincennes, et qu'après dîner ils seront tout portés pour y aller.

Monsieur Pavillon se jette avec désespoir sur son véritable gazon, en s'écriant :

— Pour le coup, c'est trop fort !... Sept personnes en paquet, et qui viennent dîner chez moi, pour s'en aller bien vite après



Monsieur Bouillot.

dîner voir la fête du village voisin... C'est à en pleurer.

— Cela fait dix personnes qui nous arrivent, dit madame Pavillon. Certainement un dindon ne leur suffira pas... Je tuerai le lapin qui est resté.

— Tuez aussi toutes les poules, si vous voulez, madame... Ah! vraiment, je suis d'une humeur!... Moi qui espérais passer tranquillement ma journée à nettoyer mes arbres...

« Décidément je commence à m'apercevoir que ce n'est pas tout plaisir d'avoir une belle maison de campagne. »

Cependant toute la société est arrivée.

Madame Filasson est une petite-maîtresse de quarante-cinq ans, que tout incommode, qui se plaint sans cesse de la poussière, du vent ou de l'humidité.

Monsieur Filasson, qui est un petit garçon près de sa femme, n'est occupé qu'à l'écouter, à lui essuyer le visage ou à fermer les portes, pour qu'elle n'ait pas de courant d'air.

Monsieur Bouillot est une espèce de brute, qui ne se déride qu'à table, lorsque le dîner est à son goût.

Les Montrichet se composent d'un père qui fait le farceur; d'une épouse qui singe le mari et rit de tout ce qu'il dit, avant même qu'il ait achevé ses phrases; d'une vieille tante, qui ressemble à un manche à balai et qui est toujours mise comme si elle était la domestique de la famille.

Puis enfin de quatre petits garçons de huit à quinze ans, deux fils et deux neveux, qui sont sans cesse en mouvement, courent dans le jardin, marchent dans les plates-bandes, cassent toutes les

branches et mangent tous les fruits qui sont à leur portée.

Cette aimable compagnie débouche par trois côtés et la famille Pavillon est obligée de composer son visage et de se donner des airs aimables pour recevoir tout ce monde, qu'elle voudrait voir à tous les diables.

— Bonjour, madame Pavillon.

— Bonjour, chers amis, nous venons dîner sans façon...

— C'est comme nous. Nous nous sommes dit ce matin : Qu'est-ce que nous ferons aujourd'hui dimanche... nous ne savons que devenir, nous allons nous embêter beaucoup.

« Ma foi, allons chez Pavillon...

« Il a une belle maison, un grand jardin.

« Nous ferons des folies chez lui... nous mettrons tout sens dessus dessous... Eh ! eh !...

— C'est bien aimable de votre part... Vous nous faites bien plaisir.

— Pavillon, j'ai bien chaud... je voudrais bien me rafraîchir...

— Et moi aussi... A la campagne, j'ai toujours soif.

— On va vous servir... Angélique, apportez des verres.

— Monsieur Pavillon, dit madame Filasson en se pinçant à la fois le nez et la bouche, trouve-t-on facilement des voitures pour s'en aller le soir d'ici ?

— Mais oui, madame.

— Si nous faisions retenir d'avance des places, ce serait plus prudent peut-être... Monsieur Filasson, vous devriez vous informer...

— Je vais y aller, chère amie.

— A quelle heure dîne-t-on chez toi, Pavillon? demande monsieur Montrichet.

— Mais... à cinq heures et demie...

— Diable! c'est bien tard... C'est que nous avions envie d'aller, après le dîner, voir la fête à Vincennes... Tu devrais nous faire dîner plus tôt... ça serait plus commode!

— Ah! mon Dieu, se dit la domestique tout en retournant à sa cuisine, si je connaissais une herbe pour purger tous ces gens-là, comme je les en régalerais!

« Ils s'en souviendraient, de notre campagne; je leur ôterais l'envie d'y revenir. »

Monsieur Pavillon fait de son mieux pour dissimuler sa mauvaise humeur; mais il n'est pas content du tout, surtout lorsque les jeunes Montrichet cassent ses branches, marchent sur ses légumes et mangent ses fruits.

— Bah! bah! dit monsieur Montrichet le père, à chaque espièglerie des petits garçons, il faut que les enfants s'amusent.

« Et puis d'ailleurs, tu as tant de fruits ici... il t'en restera toujours assez.

— Oui, il est certain que j'ai une belle propriété, dit monsieur Pavillon en se rengorgeant.

— Par exemple, je ne l'aurais pas achetée dans ce pays, dit madame Filasson.

« Je le trouve affreux... on y est abîmé de poussière.

— C'est vrai, dit madame Montrichet; il y a de si jolies campagnes au bord de l'eau... Ah! l'eau! Parlez-moi de cela... C'est tout vilain monde par ici.

Monsieur Pavillon se mord les lèvres en répondant :

— Mais, madame, je ne suis pas de votre avis...

Et madame Laminette dit bas à sa nièce :

— Il est certain que quand ils viennent ici, il y a de fort vilain monde.

— Pavillon, dit monsieur Bouillot, pourquoi donc n'as-tu pas ici un labyrinthe... là-bas un tapis de verdure ?

« Moi, si j'avais ce jardin-ci, je l'arrangerais tout autrement.

— Il est certain, dit monsieur Montrichet, qu'il n'est pas bien dessiné du tout...

« On pourrait en faire quelque chose, mais il faudrait tout bouleverser.

— Il me semble que tes fils et tes neveux s'y exercent en ce moment, répond monsieur Pavillon avec un rire forcé.

— Quels aimables convives ! dit tout bas madame Laminette ; comme ils sont polis !

« Donnez-vous donc bien du mal pour traiter ces gens-là. »

Monsieur Pavillon fait son possible pour amuser la société jusqu'au moment du dîner ; mais à chaque instant les Montrichet s'écrient :

— Est-ce qu'on ne dîne pas ici ?... Nous avons faim... C'est ennuyeux de dîner si tard.

Et madame Filasson accompagne ces refrains, en disant de son côté :

— S'il n'y avait pas de place dans les voitures... Je suis bien inquiète pour savoir comment nous nous en irons.

Enfin Angélique annonce que le dîner est servi.

On se met à table. Monsieur Bouillot fait la grimace en buvant le vin qu'on lui sert, et s'écrie :

— Qu'est-ce que c'est que cela... du piqueton !...

— Mais non, dit monsieur Pavillon ; c'est un petit vin des environs.

— Il est diablement revêche... quel casse-poitrine !

Cette remarque n'empêche pas monsieur Bouillot de boire beaucoup, probablement pour prouver que sa poitrine est de force à tout supporter.

Madame Pavillon a mis en gibelotte le lapin qui a eu la complaisance de ne point déserter avec ses camarades.

— Voilà un lapin qui sent terriblement le chou ! dit madame Filasson en goûtant de la gibelotte

— Il me revient cependant à douze francs, dit monsieur Pavillon en poussant un soupir.

— A douze francs... c'est une plaisanterie !

— Non, les œufs et les lapins coûtent horriblement cher dans ce pays.

— Allons, allons, dit monsieur Montrichet, nous avons pris aujourd'hui nos amis Pavillon à l'improviste ; mais ils nous traiteront mieux une autre fois.

Ce compliment a clos le dîner. A peine ont-ils mangé le dessert que les Montrichet s'en vont à Vincennes.

Monsieur et madame Filasson vont sur la route guetter une voiture.

Monsieur Bouillot s'éloigne en disant à ses hôtes :

— C'est une mauvaise économie que d'acheter du petit vin... c'est moins cher, c'est vrai ; mais on en boit plus, et ça fait mal.

Lorsque la société est partie, monsieur Pavillon s'écrie :

— Maintenant, qu'il vienne du monde nous voir... N'importe à quelle porte on sonnera, le dimanche, je ne veux plus qu'on ouvre ; et, dans la semaine, j'aurai soin de prévenir que nous dînons toujours en ville.





## CHAPITRE V

### LA CHAMBRE D'AMIS

Quelque temps après ce dimanche, monsieur Pavillon était allé se promener seul à Vincennes. Involontairement il avait porté ses pas du côté de son ancienne petite maison qui donnait sur la route, et arrivé devant cette modeste habitation, il s'était arrêté pour la contempler, puis les réflexions étaient arrivées en foule, et il se disait :

— En effet, cette maison était bien petite... mais je m'y suis beaucoup amusé... mon jardin n'était pas plus grand qu'une cour, mais je ne me donnais pas des courbatures pour l'arroser.

« Je n'avais qu'une trentaine d'arbres, mais je les connaissais tous comme d'anciens amis ; enfin ma pelouse était en peluche... mais cela ne me coûtait pas des journées de jardinier pour l'entretenir !... Il est donc bien vrai que lorsqu'on a assez pour être heureux, c'est une sottise de désirer davantage !

« Je commence à penser que je n'irai pas voir la mer, cela me jouerait aussi quelque mauvais tour ! »

Après s'être dit tout cela, monsieur Pavillon va, quoique à regret, s'éloigner de son ancienne maison, lorsqu'en se retournant, il se cogne contre un individu qui passait près de lui ; les deux hommes se regardent, et s'écrient en même temps :

— Piffard !

— Pavillon !...

— Que fais-tu à Vincennes ?

— Je me promène... et toi ?

— Moi ? je me promenais aussi... C'est-à-dire je regardais ma ci-devant maison...

— Ah ! c'est vrai ; maintenant tu en possèdes une grande, une superbe... tu m'as dit cela sur le bateau à vapeur, je m'en souviens... tu étais dans l'enchantement !

Monsieur Pavillon pousse un soupir et reprend :

— A propos de bateau à vapeur, je n'ai jamais pu te retrouver à Melun, toi...

« Eh bien, voyons, Piffard, es-tu encore désolé, désespéré comme l'autre fois ?...

« Sais-tu que tu m'avais inquiété... Que diable avais-tu donc ce jour-là !... tu étais malade, n'est-ce pas ? »

Piffard secoue tristement la tête en baissant les yeux, et ne prononce pas un mot.

— Il me paraît que ce n'est pas fini... que tu as toujours des chagrins ?... reprend monsieur Pavillon en tendant la main à son ami.

— Oui !... répond enfin Piffard en poussant un profond soupir.

— Est-ce que tu ne me conteras pas cela, à moi, ton ancien ami ?

— Je n'oserai jamais.

— Tu es donc un bien grand coupable ?

« A propos, ta femme, qui est venue une fois voir la mienne, lui a dit que tu étais en voyage.

— Ma femme ! s'écrie monsieur Piffard qui devient alors tout bouleversé. Ah ! vous avez vu ma femme ?...

— Sans doute... tu ne le savais donc pas ?... Elle ne te l'avait pas dit ?

— Non... je... c'est que... tu ne sais pas ?... j'ai quitté ma femme.

— Pour aller à Melun ! je le pense bien ; mais maintenant ?

— Maintenant je ne suis pas retourné près de ma femme, et je n'y retournerai pas.

Monsieur Pavillon est tout saisi de ce qu'il entend ; il regarde fixement son ami Piffard, puis s'écrie enfin :

— Mais je n'en reviens pas, moi... tu as quitté ta femme, toi, Piffard... le modèle des époux ! mais que t'a-t-elle donc fait ?...

— Rien...

— Alors qu'est-ce qui t'a donc pris, à toi, car enfin on ne quitte pas sa femme sans de très fortes raisons... surtout à nos âges... nous ne sommes plus des papillons !

— Ma femme ne vous a donc rien dit à mon sujet ?

— Je ne l'ai pas vue, moi ; mais elle a seulement dit à mon épouse que tu étais en voyage... et puis, elle lui a demandé si tu m'avais écrit.

— Voilà tout ?

— Sans doute.

Piffard semble réfléchir quelques instants, puis il dit à son ami :

— Pavillon, je me rappelle que tu m'as dit avoir dans ta nouvelle propriété des chambres pour tes amis.

Pavillon se gratte l'oreille et répond en hésitant :

— Oui... Oui, en effet... j'ai des chambres... c'est-à-dire, elles ne sont pas encore meublées, j'ai eu tant de dépenses à faire !...

— Eh bien ! mon ami, je vais t'accompagner pour rendre visite à ta nouvelle propriété dont tu es si content.

« Tu me donneras une chambre, je passerai quelque temps avec toi, peut-être tout le restant de la saison... Car, ne voulant pas retourner avec ma femme, je t'avoue qu'en revenant à Paris je ne saurais trop où aller. Je suis bien aise de t'avoir rencontré, je serai très bien chez toi. »

Monsieur Pavillon n'est pas extrêmement satisfait de la proposition que son ami vient de lui faire ; cependant Piffard est son ancien camarade de pension, il ne peut pas refuser de le recevoir.

Et puis en le gardant quelque temps avec lui, il espère l'amener à lui faire enfin confidence du motif qui lui a fait quitter sa femme; et sa curiosité était tellement excitée qu'il n'est point de sacrifices auxquels il ne se résigne pour la satisfaire.

— Allons, mon cher ami, dit monsieur Pavillon, viens avec moi... Je suis enchanté que tu me fasses le plaisir de me donner quelques jours... mais, par exemple, j'espère que tu n'auras pas de secrets pour ton hôte et que tu m'apprendras enfin pourquoi tu te sépares de ta femme ?

— Peut-être ! murmure Piffard en prenant le bras de son ami.

Les deux amis se mettent en route et arrivent



Mais Pavillon se penche vers l'oreille de sa femme et lui dit tout bas... (P. 66.)

bientôt à Saint-Mandé. Monsieur Pavillon présente Piffard à sa femme, en lui disant :

— Voilà un voyageur que je viens de rencontrer à Vincennes.

— Eh ! c'est monsieur Piffard.

— Oui, c'est Piffard qui... qui veut bien passer ici quelques jours avec nous.

— Quelques jours ! murmure madame Pavillon en lançant des regards flamboyants à son mari.

— Quelques jours ! dit madame Laminette à Félicie. Bon ! il amène du monde coucher à présent, il ne manquait plus que cela.

— V'la la maison qui devient tout à fait une auberge, dit la domestique.

Mais Pavillon se penche vers l'oreille de sa femme et lui dit tout bas :

— Il n'est pas avec son épouse... il y a un grand secret... il nous le dira.

Madame Pavillon se hâte de communiquer à sa sœur la confidence qu'elle vient d'entendre ; celle-ci la communique à sa nièce qui la redit à Angélique, et tout le monde se dit :

— Voilà qui est bien extraordinaire ! Et on lance sur l'ami Piffard des regards remplis de curiosité.

Monsieur Pavillon emmène son ami voir son jardin ; ensuite il lui fait visiter sa maison depuis le bas jusqu'en haut, ne lui épargnant pas un cabinet, pas une armoire.

Ce sont de ces plaisirs de propriétaires qu'on ne manque jamais de se donner, et il est d'autant plus naturel de les saisir quand ils se présentent, qu'ils reviennent fort cher à ceux qui se les donnent.

En parcourant plusieurs pièces où il n'y a que les quatre murs et d'assez joli papier, monsieur Pavillon dit :

— Voilà les chambres d'amis... tu vois que j'ai de la place pour te loger .

Piffard regarde autour de lui et murmure :

— Ah ! ce sont là les chambres d'amis... mais alors... est-ce que tes amis couchent par terre ?... je ne vois pas même une chaise pour s'asseoir.

— Elles ne sont pas encore meublées tout à fait, c'est vrai...

— Je le crois bien, il n'y a rien...

— Si, en voilà une qui a un porte-manteau...

— Est-ce que tu veux que tes amis se suspendent après un porte-manteau pour dormir !

— Eh ! non, non, sois tranquille. Nous te trouverons une pièce bien meublée... oh ! tu ne manqueras de rien... on a tout ce qu'il faut chez moi.

L'heure du dîner est arrivée. Piffard se met à table avec la famille Pavillon ; il est toujours taciturne, mais il mange et boit beaucoup.

Pavillon ne peut s'empêcher de lui dire :

— Il me paraît cependant que cela va mieux que quand je t'ai rencontré sur le bateau à vapeur.

— Comment, mieux ? demande Piffard en portant un énorme morceau de viande à sa bouche ; qu'est-ce que tu veux dire?

— Je veux dire que tu as moins de chagrin.

— Oh ! non... j'en ai encore plus au contraire... je vous demanderai à boire.

— Mais alors ton chagrin ne t'empêche pas, comme sur le bateau à vapeur, de boire et de manger.

— Ah ! c'est vrai... l'estomac se fait à tout !... même à la douleur.

— Il paraît que le tien a parfaitement pris son parti.

« A propos, ma femme, où coucherons-nous Piffard ? nos chambres d'amis là-haut ne sont pas complètement meublées.

— Nous logerons monsieur dans la petite pièce au rez-de-chaussée, contre l'écurie ; il y a un lit et tout ce qu'il faut.

— Ah ! vous avez aussi une écurie ! dit Piffard en ouvrant de grands yeux.

— Oui, mon ami, écurie et remise, c'est très agréable, même quand on n'a ni chevaux ni voitures, parce qu'enfin on peut toujours dire : « J'ai écurie et remise » ; ceux qui entendent cela ne sont pas obligés de savoir qu'il n'y a rien dedans.

Le dîner s'achève.

On a essayé de faire parler Piffard ; madame Laminette a fort adroitement amené la conversation sur les mauvais ménages, sur les époux qui se séparent ; le convive a poussé d'énormes soupirs, mais il n'a pas dit un mot de plus.

On l'a conduit à la chambre qui lui est destinée.

C'est une petite pièce du rez-de-chaussée qui donne sur le jardin, et qui est meublée comme pour un domestique, mais Piffard s'en contente.

Il salue tristement toute la compagnie et se retire chez lui.

Madame Pavillon revient contre la porte pour crier à son hôte :

— Surtout, monsieur Piffard, prenez bien garde au feu !...

« Songez que vous êtes contre l'écurie, nous rôtirions tous comme des marrons.

— Soyez tranquille, madame, répond Piffard, je ne conserve jamais de lumière dans la nuit, et je ne lis pas dans mon lit.

— Quel homme singulier ! dit madame Pavillon ; je le connaissais bête, assurément ; au moins il parlait, il riait même, et à présent c'est comme une vraie momie.

— Pour que cet homme soit tombé dans cet état

de tristesse, il faut qu'il ait fait de bien vilaines choses ! dit madame Laminette.

— Ma tante a raison, dit mademoiselle Félicie, certainement c'est extraordinaire.

— Pourquoi donc a-t-il quitté sa femme ?

— Ah ! oui, pourquoi ? Voilà ce qu'il faudrait savoir.

— Il a peut-être commis des crimes, ce monsieur Piffard, avec son air bête... reprend madame Laminette. Il a peut-être tué plusieurs personnes...

— Oh! quelle idée! s'écrie monsieur Pavillon, ce pauvre Piffard, vous voulez que ce soit un grand criminel!

— Enfin, certainement il y a quelque chose... il vous a dit lui-même qu'il était perdu... Ce n'est peut-être pas prudent à nous de le loger.

Monsieur Pavillon essaie de rassurer sa famille, mais lui-même n'a pas l'air d'être parfaitement tranquille. Enfin, chacun va se coucher en pensant à l'ami Piffard.

Il y avait à peu près une heure que l'on était retiré.

La famille Pavillon commençait à goûter les douceurs du sommeil, lorsqu'elle est réveillée par un bruit effrayant.

On entend des cris, on distingue les mots :

— Au secours!... à moi!... Ah! les misérables, ils veulent m'assassiner.

Madame Pavillon réveille son mari, madame Laminette réveille sa nièce, le petit César se met à pleurer, la bonne à crier.

Tout le monde s'habille à peu près, et se réunit en se disant :

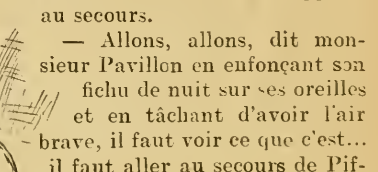
— Ah! mon Dieu!

— Entendez-vous ces cris ?

— C'est dans la chambre de Piffard.

— On dirait qu'on se bat.

— Est-ce qu'il aurait introduit une bande de voleurs dans la maison ?



La brave madame Hortensia Laminette s'est armée de sa seringue. (P. 71.)

— Mais non... c'est lui qui appelle au secours.

— Allons, allons, dit monsieur Pavillon en enfonçant son fichu de nuit sur ses oreilles et en tâchant d'avoir l'air brave, il faut voir ce que c'est... il faut aller au secours de Piffard...

« Angélique, donnez-moi mes armes... bien vite.

— Quelles armes, monsieur ? Je ne vous en connais pas.

— Ce fusil... avec lequel je tire sur les moineaux.

— Il me semblait qu'il ratait toujours.

— C'est égal... donnez-le-moi... et puis la pincette, la pelle. Vous autres, prenez chacune quelque chose... des balais... des bâtons... César, prends ton petit tambour...

« Faisons beaucoup de bruit... cela effraiera les voleurs. »

Les dames ont beaucoup de peine à se décider à s'armer. Cependant madame Pavillon ne veut pas quitter son mari, mademoiselle Félicie ne veut

pas quitter sa mère, madame Laminette ne veut pas rester seule; ce qui fait que l'on se décide à aller enfin tous ensemble au secours de Piffard.

Mais dans leur frayeur, ces dames ont pris pour s'armer tout ce qui leur est tombé sous la main. — Ainsi, madame Pavillon tient un plumeau, mademoiselle Félicie a saisi son démêloir, la domestique porte une casserole à chaque main.

La brave madame Hortensia Laminette s'est armée de sa seringue, meuble dont elle se sert très souvent, et qu'elle tient alors la canule en avant, absolument comme un grenadier qui va combattre à la baïonnette.

En approchant de la pièce où couche Piffard, on l'entend de nouveau appeler du secours.

— Faisons du bruit! faisons beaucoup de bruit! dit monsieur Pavillon à sa troupe; puis, faisant sonner son fusil, en le laissant tomber contre la terre, il crie :

— Nous voilà, mon ami; nous voici, Piffard.

« N'aie pas peur... n'aie pas peur... nous sommes dix-sept... j'ai des braves avec moi. »

Pendant ce temps, la domestique tapait ses deux casseroles l'une contre l'autre, absolument comme si elle eût voulu imiter les cymbales, et madame Pavillon brandissait son plumeau, et madame Laminette faisait jouer le bâton de sa seringue, mais il ne rendait alors aucun bruit, et le petit garçon chantait tout en tremblant l'air de la marche des Tartares.

Lorsqu'on est tout contre la porte de la chambre, monsieur Pavillon, qui veut parler et n'a plus de salive, se décide à tirer un coup de fusil, pour mettre

en fuite les voleurs; mais le fusil rate, comme à son ordinaire, et madame Pavillon dit tout bas :

— Mon mari n'en fait jamais d'autres.

Il s'agit alors de savoir comment on entrera chez Piffard. Naturellement, c'est monsieur Pavillon qui doit donner l'exemple, mais il n'y semble pas bien disposé.

Tout le monde se regarde en tremblant, et la troupe va se décider à faire une retraite peu honorable, lorsque tout à coup la porte s'ouvre, et Piffard paraît.

Il se jette dans la famille Pavillon, il manque de renverser madame Laminette, il s'accroche à sa camisole, que ce mouvement brusque dénoue entièrement, ce qui met à l'air des choses qui avaient besoin d'être retenues; puis il va se fourrer derrière la domestique, en s'écriant :

— Ah! fichtre!... il était temps que vous vinssiez...

« Dans quel guêpier m'avez-vous donc couché?

« C'est affreux! Quand on a des amis, on ne les loge pas avec des animaux... car je commence à croire que ce ne sont pas des voleurs, mais seulement des animaux qui se promenaient sur mon visage. »

Tout le monde regarde Piffard, puis mademoiselle Félicie baisse les yeux, et par réflexion, madame Pavillon fait passer sa fille derrière elle; et comme on n'apercevait personne dans la chambre, dont la porte est toute grande ouverte, on commence à se rassurer, à penser que Piffard n'a fait que rêver, et le chef de la famille dit, en se donnant une voix imposante :

— Ah çà, mon cher ami, qu'est-ce que cela veut

dire?... Comment, toi, un homme qui a vu la mer, tu nous réveilles tous en poussant des cris horribles, tu effrayes ces dames... tu nous exposes à te voir en chemise... ce qui n'a rien de bien séduisant! et tout cela pourquoi?... parce qu'il y a des bêtes dans ta chambre...

« Tu as eu des punaises peut-être... c'est possible!... mais on ne crie pas au secours et à l'assassin parce qu'on a des punaises!... c'est fort inconvenant.

— Il n'est pas question de punaises, répond Piffard, j'ai été réveillé par de forts trépignements sur mon visage... on trottait... J'ai été effrayé, il y avait bien de quoi! au reste, entrez là-dedans... vous avez de la lumière, vous verrez ce que c'est.

— C'est juste, dit monsieur Pavillon, entrons là-dedans... entrez, Angélique.

— Vous pouvez bien entrer d'abord, monsieur.

— Ah! que les femmes sont poltronnes... hum!... hum... Je vais entrer, moi... mais au moins qu'on m'éclaire.

Et monsieur Pavillon, qui n'a pas l'air content du tout d'entrer dans la chambre, s'y décide pourtant, en tenant son fusil comme s'il voulait assommer quelqu'un avec la crosse. Il n'a pas fait deux pas dans la chambre que quelque chose lui passe rapidement entre les jambes.

Il lâche alors son fusil à terre et se laisse aller dans les bras d'Angélique qui l'éclairait, en s'écriant :

— Aye!... aye!... on se sauve à quatre pattes.

La famille Pavillon redevient tremblante et va fuir, lorsque la domestique, ayant plus de sang-froid que les autres, pose la lumière par terre et s'écrie bientôt :

— Ah! madame! un lapin... deux lapins... tous nos lapins sont retrouvés.

— Les lapins! serait-il possible?

On se précipite dans la chambre de Piffard, et on retrouve en effet les lapins fugitifs qui, du jardin, avaient gagné l'écurie, et de là s'étaient réfugiés dans la petite pièce voisine, où ils avaient établi provisoirement leur domicile sur le lit.

Lorsqu'on est bien certain que ce sont des lapins qui ont fait peur à Piffard, les éclats de rire succèdent à la frayeur, et madame Pavillon est fort contente d'avoir retrouvé ses déserteurs.

La bonne en a déjà saisi plusieurs, les enfants prennent le reste, et on souhaite le bonsoir à l'ami Piffard.

— Tu n'auras plus peur maintenant, lui dit monsieur Pavillon, tu vois bien que ce n'était que des lapins... et, pour un homme qui a vu la mer, tu t'effrayes de peu!

— Je ne pouvais pas deviner ce que c'était, répond Piffard; je ne pensais pas que vous m'aviez logé avec des lapins... Drôle de chambre d'amis!

— S'il n'est pas content, dit tout bas madame Laminette, il peut aller ailleurs, ce brutal qui m'a défait ma camisole... et qui ne m'a pas adressé un compliment sur son bonheur.

Piffard veut encore dire quelque chose, mais Pavillon a hâte de fermer la porte sur lui, parce qu'un courant d'air venait de rend e le costume de son ami par trop décolleté.





## CHAPITRE VI

### UNE NOCE

La nuit aux lapins fut suivie d'autres, mêlées aussi de fort singuliers incidents.

Tantôt Piffard rêvait tout haut et si haut, qu'on l'entendait parler dans les chambres du premier; tantôt c'était une poule qui s'était introduite dans la pièce qu'il habitait, et alors un autre combat nocturne avait eu lieu, qui avait éveillé tous les hôtes de la maison ; une fois en se couchant Piffard avait cassé son lit, une autre fois il avait brisé le vase indispensable placé dessous; enfin, dans un accès de somnambulisme, il s'était promené une nuit en chemise dans le jardin, en criant :

— Un fiacre ! voilà un fiacre ! demandez un fiacre !

Il n'y avait qu'une voix contre lui dans la maison. Chacun s'accordait pour dire que ce monsieur était un hôte fort désagréable, mais monsieur Pavillon ne savait comment s'en débarrasser ; et puis on espérait toujours tirer de lui l'aveu du

motif qui lui avait fait quitter sa femme, et c'était là principalement ce qui faisait prendre patience à toute la maison.

Chaque jour, quand leur hôte était là, madame Pavillon et sa sœur amenaient la conversation sur le bonheur conjugal, et elles s'écriaient :

— Par exemple, un bon ménage, c'était celui de monsieur et madame Piffard... il n'y avait qu'une voix là-dessus...

« Comment donc se fait-il que des époux si bien assortis se soient séparés ?...

« Voyons, monsieur Piffard, dites-nous donc cela ; contez-nous ce qu'il en est... Nous n'en dirons rien à personne. »

Quand on lui disait cela, Piffard baissait les yeux vers la terre, son nez s'allongeait, ses soureils se fronçaient, puis il murmurait à demi-voix :

— Oh ! si je vous disais la raison !... sapristi !... c'est alors que vous m'enverriez coucher avec une foule d'animaux... plus malfaisants !... Oh ! je ne peux pas le dire.

Alors Piffard, comme s'il eût craint de se laisser aller aux sollicitations de ces dames, se levait brusquement, allait se promener et ne reparaissait plus qu'au moment de se mettre à table, où pour un homme désolé, il officiait toujours avec beaucoup de zèle.

Il y avait six semaines que Piffard logeait à Saint-Mandé, chez son ami, et on n'était pas parvenu à lui arracher son secret.

On commençait à penser qu'il n'en dirait jamais plus, et l'on cherchait un prétexte convenable pour lui faire sentir qu'il était temps qu'il allât se loger ailleurs, lorsque par une belle journée d'au-

tomne, on entendit sonner avec force à la principale entrée de la maison.

Toute la famille était justement rassemblée dans la salle à manger, et Piffard était là aussi, car on venait de déjeuner.

Au bruit de la sonnette, les Pavillon se regardent et madame s'écrie :

— Si ce sont des dîneurs, je n'en veux pas ! je n'ai que le pot-au-feu et un canard... je n'ai pas envie de faire autre chose... c'est déjà bien assez... de... d'avoir tous les jours... quelqu'un de plus.

Piffard n'a pas l'air de comprendre ce qu'on vient de dire pour lui.

Monsieur Pavillon se tait.

Angélique est allée ouvrir et l'on attend avec une grande anxiété ce que la domestique va annoncer, lorsqu'on voit arriver avec elle un monsieur d'une quarantaine d'années, figure ronde, épanouie, rosée, un petit front, un gros nez, des yeux ronds comme ceux d'un chat, et un air assez commun.

Enfin ce nouveau personnage n'était pas beau, mais il y avait alors sur toute sa physionomie un

On voit arriver avec elle un monsieur d'une quarantaine d'années. (P.77.)

air si heureux, si enchanté, si joyeux que cela effaçait presque sa laideur ; de plus sa toilette, si elle n'était pas de fort bon goût, était du moins extrêmement soignée.

Il avait l'habit noir, le gilet blanc, le pantalon noir sans sous-pieds, ce qui laissait voir des bas de soie chinés ; enfin une cravate blanche bien empesée et ornée d'un gros nœud, un jabot, des gants blancs ; c'était la grande tenue d'un homme du commun.

— Eh ! c'est monsieur Guiguy, s'écrie Pavillon en allant au-devant du nouveau venu.

« Ce cher monsieur Guiguy, notre ancien voisin le pâtissier... Eh ! comment cela va-t-il, mon cher Guiguy ? il y a bien longtemps que nous n'avons entendu parler de vous... qu'êtes-vous devenu ?

Monsieur Guiguy répond à ces compliments en serrant d'abord la main de monsieur Pavillon, puis il salue tout le monde très humblement, en disant :

— Mesdames... messieurs... j'ai bien l'honneur de vous saluer... Ah ! voilà le petit César... comme il est grandi... depuis trois ans que je ne l'ai vu... il a dépassé son épaule... et mademoiselle Félicie, c'est une femme maintenant...

« Je vois que votre santé a toujours été parfaite, j'en suis charmé.

— Oui, Guiguy, nous nous portons bien, et vous aussi ? car vous êtes frais, rose...

« Ah çà ! mais, quelle tenue ! quelle tenue !... Peste ! des gants blancs... un jabot !...

« Ah çà ! Guiguy, ce n'est sans doute pas pour venir simplement vous promener à la campagne que vous vous êtes fait beau comme cela... Est-ce que vous êtes de noce ? »

M. Guiguy part d'un gros éclat de rire, puis répond :

— Oui, certainement... je suis de noce ! ...Eh ! eh ! eh !

— Ah ! je l'avais deviné, votre toilette l'annonce ; et qui donc se marie de votre connaissance ?

— Qui ?... eh ! eh !... qui ? hi ! hi ! hi !... eh ! mais c'est moi !

— Vous, mon cher Guiguy !

— Vous ! s'écrie madame Pavillon. — Vous ! s'écrient les enfants.

— Vous ! dit madame Laminette d'un ton où il y avait presque du dépit, parce qu'en se mariant il lui semblait que le pâtissier aurait tout aussi bien pu l'épouser qu'une autre.

— Oui, mes bons voisins, reprend monsieur Guiguy en riant toujours ; oui, c'est moi qui viens de me marier... aujourd'hui même. J'étais garçon...

« Vous savez que lorsque vous étiez aussi dans le commerce, vous me disiez souvent :

« Guiguy, vous ne pouvez point vous passer de femme, il vous en faut une pour vous vendre vos tourtes et vos biscuits. »

« Ma foi ! j'ai longtemps voulu garder ma liberté, mais le commerce va fort, les boulettes donnent plus que jamais et je me suis aperçu que vous aviez raison ; il me faut une femme à mon comptoir parce qu'un comptoir sans femme... c'est... c'est... comme... »

M. Guiguy ne peut pas parvenir à trouver une comparaison, et M. Pavillon, voulant venir à son secours, se hâte de dire :

— Oui... un comptoir sans femme, c'est un pot de confiture sans papier.

Madame Laminette hausse les épaules d'une façon qui semble dire qu'elle ne trouve pas la comparaison heureuse.

Le pâtissier au contraire pousse un gros rire, en s'écriant :

— C'est cela... c'est bien cela... c'est une femme sans papier... je veux dire un comptoir sans pot... enfin c'est comme vous dites. Bref, donc je me suis marié... j'ai trouvé une petite femme bien gentille... c'est-à-dire une petite fille... dix-huit ans, pas plus.

« C'est un peu jeune pour moi, mais, ma foi ! je m'en arrange... au total j'aime les femmes jeunes, moi ! »

Madame Laminette cligne des yeux d'une façon particulière qui veut encore dire :

— Que cet homme a peu de goût ! Mais le pâtissier n'y fait pas attention, et il poursuit :

— Il n'y a pas beaucoup d'argent... la dot est bien mince ; mais c'est honnête... c'est sage... l'innocence même... qui travaillait dans la couture. Enfin je me suis marié ce matin, à Paris ; et nous sommes venus faire la noce à Vincennes...

« Et savez-vous ce que je viens faire ?... parbleu... je viens vous chercher tous pour être de ma noce !

— Nous chercher ! dit monsieur Pavillon, tandis que sa famille sourit déjà à la proposition du marié.

— Eh oui ! je viens vous chercher... là, sans farce...

« Je croyais vous trouver à Vincennes, et je me disais : j'irai les surprendre, les emmener. Mais là j'ai appris que vous logiez maintenant à Saint-Mandé.

« Eh bien! me suis-je dit, allons les chercher à Saint.Mandé!...

« Oh! il ne faut pas me refuser, d'abord!

« Je sais bien qu'il eût été mieux de vous prévenir d'avance... mais vous savez comme je suis, moi, tout rond, tout sans cérémonie. Je voulais vous surprendre!... Nous faisons la noce chez un bon traiteur... un gros traiteur... nous serons bien, rien ne manquera.

« Oh! quand je m'y mets, ça roule, eh! eh! eh!... nous nous en donnerons, nous rirons et nous danserons!...

« Et vous verrez ma petite femme! l'innocence même, qui galope fort gentiment, et vous m'en ferez compliment!

— En vérité, monsieur Guiguy, dit madame Pavillon, votre invitation est très aimable... mais nous ne pouvons pas comme cela... pour aller à une noce, il faut de la toilette... il faut se préparer... et...

— Oh! pas du tout! de la toilette avec nous autres, par exemple... vous me connaissez, je suis bon enfant, moi, mais je ne suis pas du grand genre; mes amis, mes connaissances sont comme moi : Les hommes en redingote, en paletot..... comme on veut...

« Songez donc qu'une noce à la campagne, c'est pour s'amuser... faire des folies... et surtout être sans gêne!

« Vous allez venir et vous ne ferez pas de toilette, et vous serez très bien... et vous viendrez tous!... Madame Laminette... Monsieur qui est de vos amis viendra aussi... Il me fera plaisir; et votre fidèle Angélique, vous l'emmènerez aussi...

« Oh ! j'ai là une voiture, une espèce de carriole, nous tiendrons tous dedans !

« C'est décidé, je vous emmène tous... plus on est de fous et plus... voilà ! »

La proposition de monsieur Guiguy était un peu burlesque. Le pâtissier était un personnage que les Pavillon avaient toujours regardé comme très au-dessous d'eux; mais à la campagne les occasions de se divertir sont assez rares; depuis quelque temps elles ne se présentaient guère dans la famille Pavillon, aussi tout le monde se laisse-t-il séduire par l'espérance d'une journée de plaisir.

Le petit César saute dans la chambre, en criant :

— Allons tous à la noce ! Oh ! oui, allons tous à la noce... Et ma bonne aussi !

— Va pour la noce ! dit monsieur Pavillon, nous ne nous y attendions pas, mais les parties qui ne sont point projetées sont toujours celles où l'on s'amuse le plus.

Enfin, il n'y a pas jusqu'à Piffard qui ne dise presque en souriant :

— Ma foi ! une noce... chez un bon traiteur... ça n'est pas sans agrément !

Les dames se hâtent d'aller passer une robe fraîche.

Pavillon met une cravate, un gilet, un habit.

Piffard va dans la chambre où il couche se donner plusieurs coups de brosse.

Pendant ce temps le marié ne cesse pas de courir de l'un à l'autre en criant :

— Oh ! surtout dépêchez-vous ! vous serez toujours très bien !... ma petite femme sera inquiète. J'ai mis longtemps pour venir... elle en tient fameusement pour moi, ma jeune épouse...

« Eh! eh! ça fera une bien jolie pâtissière.

« Je lui ai bien dit que j'allais chercher une fournée d'amis, mais elle finirait par croire que je me suis perdu dans la pâte.

La société est bientôt prête : les dames sont presque belles; mademoiselle Félicie l'est tout à fait; le petit César n'a que cinq taches à son pantalon; la domestique a un air de propreté auquel on n'est pas accoutumé.

On monte dans la carriole, immense voiture qui semble destinée à porter des décorations. Il y a place pour tout le monde. Le marié prend les guides, fouette son cheval et l'on part.

Durant la route, la famille Pavillon ne tarit pas en éloges sur monsieur Guiguy, qui les emmène tous à sa noce.

— C'est un excellent homme, dit monsieur Pavillon. Il n'a pas inventé la poudre, mais il est tout cœur.

— Il y en a bien d'autres qui n'ont pas inventé la poudre! reprend madame Pavillon en regardant Piffard, et qui ne rachètent pas cela par de la bonhomie, de la franchise.

— J'espère qu'il sera heureux en ménage et qu'il aura fait un bon choix, car un si brave homme... ce serait un crime de le tromper.

— Oui, dit madame Laminette, il est un peu commun... mais il est estimable, ce pâtissier; cependant il fait une faute d'épouser une jeune fille de dix-huit ans... Il aurait dû prendre une veuve, c'était bien mieux son fait.

A tout cela Piffard se contentait de répondre de la tête, paraissant approuver tout ce qu'on disait, ou il murmurait :

— Oui, ce monsieur Guiguy m'inspire le plus vif intérêt... Il ne me connaît pas et il m'invite à être de sa noce, c'est fort aimable de sa part.

— Tu es de nos amis, cela suffisait pour Guiguy, dit monsieur Pavillon; mais au moins j'espère que tu seras aimable... que tu seras gai !

— Oui, oui, répond Piffard d'un air plus bête que de coutume ; je serai très aimable.

De Saint-Mandé à Vincennes le trajet n'est pas long. Bientôt la carriole s'arrête devant un traiteur.

— Nous y voilà, s'écrie monsieur Guiguy en sautant à terre. Tenez... là, entendez-vous, les farceurs... ils dansent déjà... Oh ! les farceurs !... Je suis sûr qu'ils font tourner ma femme.

Toute la société descend de la carriole.

Le son d'un méchant crincrin chatouille aussitôt ses oreilles. La noce était réunie dans un grand salon au premier.

— Montons! montons! s'écrie le marié.

« Vous, mesdames... je vais vous conduire. »

Et monsieur Guiguy monte l'escalier.

On le suit.

Monsieur Pavillon se balance déjà sur les marches comme s'il faisait la figure de la poule, et le jeune César marche sur les pieds de tout le monde, parce qu'il voudrait déjà être avec la noce.

On entre dans le salon, et de toutes parts on s'écrie :

— Ah ! voilà le marié !

— C'est bien heureux !

— Arrive donc, Guiguy, ta femme te demandait à tous les cochers de coucou... Ah ! ah ! ah !

— Viens donc, trop heureux pâtissier !



La mariée se laisse prendre la main et suit son époux en baissant les yeux. (P. 86.)

Guiguy perce la foule et court à son épouse.

C'est une assez jolie petite femme, qui est très rose et très fraîche et dont les yeux noirs, quoique baissés modestement, ont plutôt une expression de malice que d'ingénuité.

Le pâtissier lui prend la main et l'entraîne vers la société qui vient d'arriver en disant :

— Ma petite Laurette, voilà des personnes de ma connaissance que j'amène... qui ont bien voulu être de notre noce...

« C'est toute la famille Pavillon et un de leurs amis. Viens que je te présente. »

La mariée se laisse prendre la main et suit son époux en baissant les yeux, puis elle va faire des révérences devant les personnes auxquelles son mari dit :

— Voilà ma femme que j'ai l'honneur de vous faire voir..... hein! c'est gentil..... c'est coquet! c'est chouetteau! comme on dit maintenant dans le beau monde.

Toute la famille Pavillon adresse ses compliments au marié. Mais Piffard, qui se trouve en ce moment être derrière son ami, pousse une exclamation de surprise en apercevant la mariée, puis murmure :

— Ah! mon Dieu... ai-je la berlue!... ah! par exemple... est-ce que c'est possible!

La mariée est passée sans lever les yeux sur Piffard, et on n'a pas fait attention à ce qu'il a dit; mais il continue de pousser des exclamations de surprise.

— Elle est gentille, la petite femme de Guiguy, dit enfin monsieur Pavillon en se tournant vers son ami.

« N'est-ce pas, Piffard, qu'elle est bien, la mariée ?

— La mariée !... la mariée ! répond Piffard ; ah ! c'est du joli... c'est du fameux ! oh ! mais ce n'est pas possible... je me serai trompé... mais non, plus je la regarde... c'est bien elle...

— Qu'est-ce que tu as donc ?... qu'est-ce que tu veux donc dire ? s'écrie monsieur Pavillon en poussant son ami du genou et lui faisant signe de se taire, parce qu'il s'aperçoit que plusieurs jeunes gens de la noce, qui ont entendu les exclamations de Piffard, s'arrêtent près de lui.

— Oh ! que c'est indigne... un brave homme comme ce monsieur Guiguy !... Moi, je ne puis pas voir de ces choses-là...

« Il est joliment attrapé, ce pauvre monsieur ! avec son innocence même !

— Tais-toi donc, Piffard ; prends donc garde à ce que tu dis ! reprend Pavillon, en secouant le bras de son ami. Mais déjà les paroles qui échappent à Piffard ont été entendues par plusieurs hommes.

Parmi les classes bourgeoises, il est certaines plaisanteries que l'on n'endure pas facilement ; déjà plusieurs personnes chuchotent et regardent Piffard. Enfin un gros papa, dont les joues et le nez sont violets, s'approche de lui et lui dit à demi-voix, mais d'un ton peu aimable :

— Dites donc, monsieur, on prétend que vous tenez des propos sur la mariée.

« Voyons ! c'est pas tout ça... je suis l'oncle du marié, moi... Avec nous autres, faut aller au but. Qu'est-ce que vous avez dit ?... Qu'est-ce que vous avez voulu dire ?

« Vous allez vous expliquer clairement, ou je vous cogne.

— Monsieur, répond Piffard, je ne suis point capable d'inventer des choses qui ne seraient pas et de ternir la réputation de personne !

— Alors, monsieur, que signifient les propos que vous tenez ?

— Monsieur, si j'ai dit cela, c'est par intérêt pour M. Guiguy, qui a eu la bonté de m'inviter à sa noce sans me connaître.

— Vous avez insulté la mariée, monsieur !

— J'ai dit ce que je pensais... et d'abord, dites-moi, la personne que monsieur Guiguy a épousée se nomme-t-elle Laurette Frimoneau ?

— Oui, monsieur, Laurette Frimoneau, couturière, orpheline de père et de mère, n'ayant plus qu'une vieille tante qui est sourde ; la voilà là-bas... qui ne quitte pas sa chaise parce qu'elle est malade d'avoir trop déjeuné.

— C'est cela ! c'est bien cela ! s'écrie Piffard ; alors je ne m'étais pas trompé.

— Enfin, monsieur, voulez-vous rétracter les propos que vous avez tenus sur la mariée ?

Pavillon pousse son ami, en lui disant tout bas :

— Rétracte-les, Piffard, tu vois bien que tu vas mettre le désordre dans cette noce, et troubler le bonheur de tous ces gens-là.

— Non, non, s'écrie Piffard, je ne veux pas que cet estimable monsieur Guiguy soit trompé... je veux éclairer ce digne pâtissier. Sa femme est une... pas grand'chose !

— Et de quel droit dites-vous ça ? s'écrie un des garçons de la noce, en levant le bras sur Piffard ;

comment savez-vous qu'elle est une pas grand-chose ?

— Comment je le sais ?... parbleu ! parce que j'ai couché avec elle.

L'air d'assurance avec lequel Piffard vient de prononcer ces mots frappe de stupeur tous les témoins de cette scène ; ceux qui voulaient rosser Piffard laissent retomber leurs bras et se regardent entre eux d'un air consterné, puis ils répètent tout bas :

— Il a couché avec elle!... Ah! pauvre Guiguy!

Pendant que tout ceci a lieu, le marié, occupé à donner ses ordres pour que l'on apporte des rafraîchissements, est resté à un autre bout de la salle, et ne sait encore rien de ce qui se passe ; mais pendant qu'autour de Piffard on délibère pour savoir si on l'instruira de ce que l'on vient d'apprendre, le monsieur au nez violet, oncle du pâtissier, se hâte de courir à lui, en s'écriant :

— Guiguy, il y a là un monsieur qui se vante d'avoir déjà couché avec ta femme...

Le pâtissier fait un bond comme s'il voulait franchir une barrière, puis balbutie, pouvant à peine parler, parce que la colère l'étouffe :

— Où est le polisson qui a dit cela... où est-il ?... je vais le mettre en croûtes !...

Son oncle lui montre Piffard. Aussitôt le marié court à celui-ci, le saisit au collet, commence par lui appliquer plusieurs soufflets et se dispose à l'étrangler, lorsque plusieurs garçons de la noce parviennent à le dégager de ses mains.

— Laissez-moi, dit le marié, cet homme a insulté mon épouse... Je veux le tuer... je veux le briser !

— Monsieur, dit Piffard en essayant de retrouver sa langue, vous avez tort de me battre : ce que j'ai dit...... est dans votre intérêt...... par amitié pour vous......

« Faites venir votre femme; vous allez voir si elle me reconnaît, et devant elle je répéterai ce que j'ai dit. »

Monsieur Guiguy ne sait plus que croire, et ses amis lui disent :

— Ecoute, donc, pourtant... si ce monsieur a dit vrai... tu ne peux pas lui en vouloir de ce qu'il ne veut pas que tu sois trompé.

— Ma femme !... la mariée !... ma femme ! s'écrie Guiguy d'un air effaré. Où est-elle ?... qu'on la fasse venir à l'instant.

On va chercher la mariée, qui était descendue dans le jardin, et qui demeure toute surprise de voir l'agitation qui règne dans la société et la figure bouleversée de son mari.

— Qu'est-il donc arrivé ?... Est-ce que mon mari est indisposé ? s'écrie la nouvelle épouse.

— Madame, dit Guiguy, il y a autre chose qu'il faut tirer au clair... Tenez, connaissez-vous monsieur ?

La mariée, que l'on vient de conduire en face de Piffard, lève les yeux sur lui et s'écrie :

— Tiens ! c'est monsieur Piffard !... Ah ! je ne l'avais pas reconnu d'abord.

« Bonjour, monsieur Piffard. Comment se porte madame votre épouse ? »

Au lieu de répondre, Piffard promène ses regards sur le marié et les gens de la noce d'un air qui signifie :

— Vous voyez qu'elle me reconnaît.

Monsieur Guiguy est devenu jaune et vert ; il s'empare du bras de sa femme et le serre vivement en lui disant :

— Vous connaissez donc ce monsieur ?

— Mais certainement ; pardi, j'ai travaillé assez souvent chez lui pour sa femme, qui m'aimait beaucoup... j'y faisais quelquefois des quinze jours... j'y couchais même.

— Femme indigne !... monsieur ne nous a donc pas trompés en nous disant qu'il a couché avec vous?

La jeune mariée reste toute saisie et regarde Piffard en balbutiant :

— Comment, Monsieur, vous avez osé dire ?...

— Oui, Laurette Frimoneau, répond Piffard, j'ai dit la vérité, parce que je me suis senti indigné de voir tromper ce digne monsieur Guiguy qui m'a invité à sa noce.

— La vérité! mais vous mentez, monsieur!...

— Oh! non, je ne mens pas... Oh! je sais bien que cela vous étonne, mademoiselle; mais rappelez-vous la nuit de la Saint-Jean... et ce jeune pharmacien qui vous faisait si bien la cour...

La mariée se trouble et rougit : cependant, elle répond :

— Eh bien! monsieur... ce jeune pharmacien... monsieur Galoubet...

— C'est cela même, monsieur Galoubet... un fort joli garçon, je l'avoue, mais c'était un indiscret... car c'est lui qui me dit un jour : « J'ai reçu pour cette nuit un rendez-vous de mademoiselle Laurette la couturière; elle n'a pas pu me refuser, je lui ai tourné la tête... »

« Moi, je trouvai cela fort mal, je prévins le pharmacien chez qui était le jeune Galoubet;

celui-ci le fit le même jour partir pour Brives-la-Gaillarde...

« Vous concevez qu'alors il ne pouvait pas aller au rendez-vous que mademoiselle lui avait donné? Mais maintenant... comment vous avouerai-je mon crime!...

« Il le faut bien cependant, puisque j'ai commencé... Je trouvais mademoiselle Laurette fort gentille... je ne sais ce qui me passa par la tête!... le diable s'empara de moi... je savais que le rendez-vous aurait lieu dans la nuit...

« Bref... je suis un bien grand coupable... monsieur Guiguy, vous savez ce que je viens de vous dire?... Eh bien!... voilà comment cela est arrivé. »

Le pâtissier tombe sur une chaise, anéanti par ce qu'il vient d'apprendre; la mariée s'éclipse, tous les gens de la noce sont consternés, et c'est à qui fera plus de réflexions sur le malheur qui est arrivé au marié.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Cependant Pavillon s'est approché de son ami, il le regarde d'un air de doute en lui disant:

— Quoi! Piffard, tu as fait cela, toi!

— Eh! oui, s'écrie Piffard, j'ai fait cela, j'ai trompé ma femme!... Le voilà, ce secret qui me rend si malheureux, si triste depuis quelque temps, et que je n'osais pas vous avouer...

« Voilà pourquoi j'ai quitté madame Piffard!

— Vous avez quitté votre femme parce que vous lui aviez fait une infidélité? dit madame Laminette en ouvrant de grands yeux.

— Mais je n'y comprends rien, dit madame Pavillon; votre femme a donc appris cette aven-

ture... et elle n'a pas voulu rester avec un infidèle?

— Mais non, dit Piffard, ce n'est pas cela! Ma femme ne se doutait de rien... c'est moi qui, le lendemain, bourrelé de remords, lui ai écrit :

« Ma chère amie,

« Je t'ai trahie, je ne suis plus digne de ton « amour; je me punis en me séparant pour tou-« jours de toi. »

« Et je suis parti; et depuis ce temps je n'ai pas osé retourner près de madame Piffard.

« Voilà mon histoire. »

Monsieur Pavillon frappe dans ses mains et lève les yeux au ciel en s'écriant :

— Je n'en ai jamais connu de cette force-là!... aller avouer des choses comme cela à sa femme!...

« Diable de Piffard, un homme qui a vu la mer!... va... on te fera mouler, toi!

« Mais, mon cher ami, tu ne fais que des sottises!...

— Comment! murmure Piffard d'un air étonné, est-ce que tu trouves que j'ai eu tort d'avouer à ma femme que...

— Eh ! oui, sans doute... tu as eu tort !

« Certainement c'est fort mal de faire de ces choses-là... c'est très mal!... mais enfin... tous les hommes mariés ne sont pas des modèles de sagesse... et quand on a quelque faiblesse à se reprocher, on se garde bien d'aller le conter à sa femme, qui ne s'en doute pas et à laquelle on cause du chagrin sans nécessité.

— Et dans cette noce, monsieur, dit à son tour madame Pavillon, pensez-vous que ce soit bien, ce que vous venez de faire?...

« Ces gens-là étaient très heureux... monsieur

Guiguy se trouvait le plus fortuné des hommes... et par vos sottes révélations vous venez de mettre le désordre, la douleur parmi plusieurs familles... Fi ! monsieur, fi ! votre conduite est indigne !

Piffard fait encore un air plus bête en balbutiant :

— Quoi ! madame, quand je veux empêcher un brave homme d'être trompé...

— Eh ! monsieur, puisque le mariage était fait, il n'y avait plus rien à dire.

« D'ailleurs, lorsque quelqu'un est dupe d'une illusión qui fait son bonheur, ceux qui cherchent à lui prouver qu'il s'abuse sont de méchantes gens et pas autre chose. »

Piffard demeure confus, il va se cacher dans un coin du salon, et sur son chemin il voit toutes les femmes, toutes les jeunes filles le regarder d'un air de courroux, en murmurant :

— Oh ! le vilain homme !... il avait bien besoin de dire tout cela !

Cependant, après être resté quelque temps plongé dans sa douleur, le marié commence à écouter ses amis qui lui disent :

— Ecoute donc, Guiguy, c'est vexant, certainement ! tu ne trouveras pas ce que tu croyais ; mais enfin tout cela est arrivé avant ton mariage, et une femme qui a eu quelque amourette avant sa noce est quelquefois fort sage après.

« Et puis, quand tu te désoleras, il n'en sera ni plus ni moins !... Allons, pardonne à ta femme. Nous allons mettre ce monsieur à la porte, et puis nous recommencerons à nous amuser comme si de rien n'était. La tante de ta femme est sourde, elle n'a rien entendu ; on ne lui dira rien de tout ceci.

Le marié presse la main de ses amis, essuie ses yeux, se mouche et se lève en disant :

— Je crois que vous avez raison!... Enfin ce



Monsieur Guiguy court de nouveau sur Piffard qu'il secoue comme un prunier. (P. 96.)

n'est pas de mon temps! il faut être... le mot ne me vient pas.

— Philosophe, dit monsieur Pavillon.

— C'est cela. Voyons, où est-elle, cette malheureuse épouse, pour que je lui pardonne?

On regarde de tous côtés et on s'aperçoit que la mariée n'est plus là.

— Elle aura été se cacher dans quelque coin, dit une des filles d'honneur; nous allons aller la chercher.

On se met en devoir de retrouver la mariée.

On va regarder dans les chambres voisines, puis dans les cabinets les plus secrets, puis dans le jardin; enfin on visite la maison du haut en bas, et on ne découvre pas la mariée.

— Qu'est-ce que cela veut dire? s'écrie monsieur Guiguy; est-ce que dans son désespoir ma malheureuse épouse se serait portée à quelque acte funeste sur sa personne...

« Ah! mes amis... je ne m'en consolerais pas!... regardons dans le puits... dans le grenier... qu'on fouille les caves... je veux ma femme, il me la faut !

Et, dans son désespoir, monsieur Guiguy court de nouveau sur Piffard qu'il secoue comme un prunier en lui disant :

— Monsieur, s'il est arrivé malheur à ma femme, c'est vous qui en êtes cause et vous me le paierez!...

— Comment, monsieur, répond Piffard effrayé, parce que j'ai voulu vous rendre service...

— Il est joli, le service que vous m'avez rendu! Vous êtes un sot, monsieur, et pas autre chose.

— Oui, oui, répètent tous les gens de la noce, il faut être bien bête pour dire de ces choses-là quand personne ne vous les demande.

Piffard ne sait où se fourrer; il voudrait bien ne plus être à la noce, mais il ne sait comment s'en aller.



## CHAPITRE VII

### CE QU'IL EN ÉTAIT

Plus de deux heures s'étaient écoulées, on avait inutilement cherché la mariée dans la maison et dans les environs.

Toute la noce était consternée ; monsieur Guiguy était au désespoir, et de temps à autre, il lançait des regards furibonds sur Piffard qui n'osait pas bouger de son coin.

Tout à coup un cabriolet s'arrête devant le traiteur, deux femmes en descendent, et madame Pavillon, qui était contre une fenêtre, s'écrie :

— Voilà la mariée! la voilà... avec madame Piffard.

Tout le monde se livre à la joie ; on n'entend plus que ces mots :

— La mariée est retrouvée.

Et l'on s'occupe fort peu de la personne qu'elle ramène avec elle.

Il n'en est point ainsi de Piffard : en apprenant que la mariée revient avec sa femme, il est devenu blême et s'attend à une scène terrible de la part de son épouse.

Cependant monsieur Guiguy veut courir au-devant de sa femme ; au moment où elle entre dans le salon, il s'élance vers elle en lui criant :

— Ma chère amie, je t'ai pardonné... embrassons-nous, et ne parlons jamais du passé !...

Mais la jeune personne repousse son mari avec assez de dignité, en lui disant :

— Un moment, monsieur ; je ne veux pas que l'on me pardonne, moi, car je ne suis pas coupable ! Je ne suis revenue que parce que je puis maintenant prouver mon innocence !

— Son innocence ! disent tous les gens de la noce.

— Mais, ma bonne amie, ce n'est plus la peine ! reprend Guiguy ; encore une fois ne parlons plus de ça...

— Oh ! si, monsieur ; mon affront a été public, il faut que la réparation le soit aussi.

« Voilà madame Piffard que j'ai ramenée, c'est par elle que l'on saura la vérité.

Madame Piffard, qui est auprès de la mariée, semble alors fort embarrassée et ne savoir comment s'expliquer ; mais la nouvelle épousée s'empresse de reprendre la parole :

— Madame Piffard, pendant que je travaillais chez vous, vous me montriez beaucoup d'amitié, et moi je vous contais tous mes petits secrets. Ne vous ai-je pas conté que je m'amusais aux dépens de monsieur Galoubet le pharmacien, qui me demandait toujours des rendez-vous ?

— Oui, c'est la vérité, dit madame Piffard d'une voix émue.

— Ne vous ai-je pas dit que, pour me moquer de ce jeune homme, je lui avais donné un rendez-vous pour la nuit, la veille de la Saint-Jean ;

rendez-vous auquel je n'avais nullement l'intention d'aller ?...

— Vous y avez été pourtant, mademoiselle ! s'écrie Piffard.

— Eh ! non, monsieur, je n'y suis point allée ! C'est madame Piffard qui s'y est rendue à ma place, afin, me dit-elle, de donner une bonne leçon au séducteur.

— C'était ma femme !... s'écrie Piffard.

Toute la compagnie se met à rire, et madame Piffard reprend d'une voix émue et en baissant les yeux :

— Oui, monsieur, c'était moi qui voulais sermonner vertement monsieur Galoubet. Je me gardai bien de vous dire que c'était moi, afin de savoir jusqu'où vous pousseriez la trahison.

Piffard est confondu ; la famille Pavillon fait une foule de réflexions, et madame Laminette semble croire que madame Piffard elle-même ne savait pas que son mari avait pris la place du jeune pharmacien, et qu'elle n'était pas venue là dans l'intention de tancer le séducteur.

Mais monsieur Guiguy est au comble du bonheur ; il prend sa femme dans ses bras, il la porte en triomphe dans toute la maison ; il voudrait la promener dans Vincennes et dans le fort, la montrer à toute la garnison ; et ce n'est pas sans peine que l'on parvient à le calmer et à lui faire reposer sa femme à terre.

Bientôt la danse recommence, on saute de plus belle, la gaieté est revenue plus vive, plus bruyante encore qu'auparavant, et la noce du pâtissier se célèbre avec toute la gaieté et toutes les folies d'usage.

On redouble de petits soins, de galanterie près de la mariée ; car c'est à qui lui témoignera le plus d'amitiés, pour lui faire oublier l'événement qui a eu lieu.

Quant à Piffard, on ne fait plus attention à lui, et il est allé prendre le bras de sa femme en lui disant :

— Ma chère amie, puisque tu savais que je n'avais été coupable qu'en idée... pourquoi donc ne pas me le dire quand je t'ai écrit que je t'avais trahie ?

— Parce que je voulais vous punir, monsieur ! s'écrie madame Piffard.

— Ah ! c'est juste ! répond Piffard, qui pourtant se gratte le front en disant à monsieur Pavillon qui est près de lui :

« Mais... avec tout ça, mon épouse avait eu une singulière idée d'aller prendre la place de mademoiselle Laurette... car... enfin... si ce n'avait pas été moi... qu'est-ce qui serait arrivé ? »

Et monsieur Pavillon lui dit tout bas à l'oreille :

— Mon cher ami, je ne sais pas ce qui serait arrivé, mais sois bien persuadé d'une chose : c'est que ta femme ne te l'aurait pas dit... et elle aurait eu raison !

A dater de cette époque, monsieur et madame Piffard firent de nouveau un excellent ménage.

La famille Pavillon se trouva très heureuse dans sa belle maison de campagne, après toutefois avoir fait condamner deux portes d'entrée, parce qu'en n'en gardant qu'une, on savait du moins où il fallait ouvrir quand on sonnait.

FIN DE MON AMI PIFFARD.

# LE VIEILLARD

## de la rue Mouffetard

Connaissez-vous la rue Mouffetard? Si vous êtes Parisien, il est très possible que vous ne la connaissiez pas; les étrangers possèdent beaucoup mieux leur Paris que ceux qui l'habitent et qui sont nés dans ses murs. Au cas où vous seriez habitant de la Chaussée-d'Antin, du Faubourg Saint-Germain ou du Palais-Royal, je vous dois quelques renseignements sur la rue Mouffetard; il est toujours bon de savoir à qui l'on a affaire.

Cette rue, qui commence rues *des Fossés-Saint-Victor* et *Fourcy* et finit barrière *Mouffetard*, fut bâtie au treizième siècle sur un terrain appelé *Mont-Cétard (Mons Cœtaruis)*; on l'a aussi nommée rue *Saint-Marcel, Saint-Marceau, Vieille-Ville-Saint-Marceau*.

On raconte qu'en l'année 1551, un grand nombre de protestants assistaient au prêche, dans une maison nommée la maison du patriarche, près de

l'église Saint-Médard, et que les prêtres de cette église, dans le but de contrarier les protestants, firent sonner leurs cloches à toutes volées! que le ministre protestant, ne pouvant alors se faire entendre de ses auditeurs, en envoya deux en députation pour faire cesser cette sonnerie; que ces deux députés furent fort mal reçus, fort maltraités, qu'il s'ensuivit un combat sanglant entre les deux partis, et qu'enfin la victoire resta... au plus fort.

C'est encore ainsi de notre temps.

Mais nous voilà bien loin de notre sujet: ceci était seulement pour vous apprendre que la rue Mouffetard a mérité de tenir sa place dans l'histoire, et que c'est presque toujours dans les quartiers les plus populeux que se sont passés les événements les plus intéressants.

Dans une vieille maison de cette rue où il y en a peu de neuves, entrez dans une allée sombre, longue et souvent crottée, vous apercevrez ensuite ou plutôt vous sentirez en tâtonnant un escalier à rampe de fer; montez bravement, car il faut une sorte de bravoure pour se risquer dans un escalier glissant et où l'on ne voit pas clair.

Montez trois étages, parvenu là, vous commencerez à y voir un peu; orientez-vous, cherchez une porte sur votre droite, vous trouverez un vieux ruban au bout duquel on a attaché une vieille épaulette: c'est ce qui sert de sonnette pour se faire ouvrir chez M. Delapoule.

M. Delapoule est un vieillard septuagénaire, mais qui est encore vert et bien portant; il est maigre, sec et fort petit; ses yeux perçants, son nez pointu et sa bouche pincée annoncent la vivacité et souvent même l'ironie et le sarcasme. M. De-

lapoule porte encore des culottes à boucles et il est coiffé à l'oiseau royal, ce qui peut déjà vous donner une idée de ses habitudes et même de ses opinions.

Ce vieillard est un ancien beau danseur; il était fou de son art, et il avait dans son temps obtenu de très grands succès, grâce à ses ronds de jambe et ses jetés-battus. A l'époque où l'on dansait, M. Delapoule était recherché, fêté, invité partout; les dames se disputaient l'honneur de danser avec lui, les jeunes filles rougissaient de plaisir lorsqu'il les invitait; enfin il n'y avait point de beau bal si M. Delapoule n'en était pas.

M. Delapoule faisait des élèves, mais seulement par goût, par amour pour la danse; sa fortune était suffisante pour ses désirs : un homme qui voltige sans cesse n'a pas besoin d'avoir le gousset garni.

Comme la danse n'est point incompatible avec l'amour, M. Delapoule faisait de nombreuses conquêtes. Jadis les dames se laissaient prendre facilement aux charmes d'une pirouette ou d'un entre-chat. Heureusement nous n'en sommes plus là.

Lorsque les grands événements politiques arrivèrent, la belle danse commença à perdre faveur; en 89 et 93, on dansait il est vrai, la *Carmagnole* et *Ça ira*, mais c'était sans faire de ronds de jambe, de beaux saluts et d'entrechats.

Sous l'Empire, la *gavotte* eut quelque faveur, mais la *chaconne* était complètement détrônée. Bientôt enfin la gavotte passa, puis l'habitude de danser, de faire des pas, fit place à celle de marcher et d'aller au bal en bottes.

Alors M. Delapoule prit le monde en aversion, et

se retira dans la rue Mouffetard, espérant n'être point poursuivi par le bruit des pianos, des cornets à piston, même des orgues, qui reproduisent souvent les quadrilles de Tolbecque et de Musard.

Jusqu'ici, il n'y avait rien de bien extraordinaire dans la conduite du petit vieillard : froissé dans ses goûts, ses affections, il s'était retiré dans sa tente comme Achille le fit jadis; on est libre de bouder à tout âge; seulement quand on boude dans la vieillesse, cela dure trop longtemps.

Mais M. Delapoule ne s'était pas retiré seul au fond de la rue Mouffetard ; il faut vous dire qu'il avait pris, adopté, et qu'il élevait près de lui une arrière-petite-nièce, pauvre orpheline, n'ayant plus au monde que son vieil oncle pour appui, pour espoir.

Faible appui pour une jeune fille de seize ans qu'un grand-oncle qui en a plus de soixante-dix ; mais c'est presque toujours ainsi que va le monde : l'enfance en s'appuyant sur la vieillesse, la jeunesse en se liant à l'âge mûr. On prétend que les extrêmes se touchent; on aurait pu arranger les choses autrement.

Or donc, la nièce de M. Delapoule se nommait Blanche; elle venait d'avoir seize ans; elle était jolie comme le plaisir, fraîche comme une rose de mai, naïve et pure comme un ciel d'Italie, et douce comme... toutes les femmes qui sont jolies, car vous savez que la beauté contribue beaucoup à rendre l'humeur traitable :

*Emollit mores, nec sinit esse feros.*

Tant de grâces, de charmes, étaient enfouis dans le fond d'une vieille maison de la rue Mouffetard ! Ce n'est pas que nous voulions dire par là que les demoiselles de ce quartier doivent être laides, ce

n'est nullement notre intention, mais il nous semble qu'une jolie femme n'est jamais assez en vue, et la rue Mouffetard n'est pas le centre de Paris.

Et puis savez-vous quelle était l'existence de



... Ni se coucher sans avoir dansé un menuet. (P. 106.)

cette pauvre Blanche? Il fallait tenir fidèle compagnie à son grand-oncle, qui ne consentait que très rarement à sortir, et ne voulait pas même que sa petite-nièce allât voir les singes du Jardin des Plantes.

Il est vrai que les singes se livrent parfois de-

vant les demoiselles à des récréations beaucoup trop bouffonnes.

Il fallait passer son temps à écouter tout ce que M. Delapoule avait recueilli touchant l'origine de la danse.

Il fallait entendre le récit de toutes les fêtes auxquelles il avait assisté, savoir combien de fois il avait dansé avec des duchesses et même des ambassadrices.

Il fallait avoir l'air de ne pas s'ennuyer en écoutant toutes ces choses, et ce devait être le plus difficile.

Pour prix de sa docilité, M. Delapoule donnait à sa petite-nièce des leçons de danse, non pas de la danse de nos jours, mais de celle qui était en usage avant la révolution de 89.

Il fallait que Blanche se mît les pieds dans une boîte et les y laissât deux heures après le déjeuner et deux heures après le dîner.

Il fallait qu'elle s'étudiât à faire des pliés et des ronds de jambe au moins trois heures par jour ; enfin, elle ne devait pas entrer dans une chambre sans faire la révérence, ni se coucher sans avoir dansé un menuet.

Ce régime n'amusait pas la jolie Blanche; si en général les jeunes filles aiment la danse, ce n'est pas la danse grave, et à seize ans, il est fort ennuyeux de passer tous les jours quatre heures les pieds dans une boîte.

Mais Blanche était douce, soumise, respectueuse, elle aimait son vieil oncle, et pour lui être agréable, s'appliquait à bien danser le menuet, que M. Delapoule accompagnait avec une petite pochette qu'il assurait valoir un *stradivarius*.

D'ailleurs, la jolie enfant ne connaissait pas d'autre danse, n'ayant jamais été au bal Musard, ni à la Chaumière, ni au plus petit bal champêtre, la plus légère sauterie particulière; elle croyait que dans le menuet était toute la danse; dans une révérence toutes les grâces, dans une *chaconne* toute la science.

Le soir, M. Delapoule, assis dans un grand fauteuil à roulettes, faisait venir Blanche près de lui, et, tout en lui passant sa main sous le menton, lui disait :

— Avons-nous bien du dehors aujourd'hui ?

— Oui, mon oncle.

— Nous tenons-nous ferme à toutes les positions ?

— Oui, mon oncle.

— Faisons-nous tous les soirs la révérence avant de nous coucher ?

— Oui, mon oncle.

— C'est bien... tu es une belle fille, tu te tiens bien droite... bien cambrée, et lorsque quelque jour le goût de la belle danse reviendra... ce qui ne peut tarder, parce qu'on revient toujours à ce qui est beau et gracieux, alors, ma chère amie, tu en remontreras à toutes les autres... c'est toi que l'on voudra voir danser... Les Vandales ! qui marchent maintenant au lieu de faire des pas, qui font des mouvements de tête au lieu de faire des ronds de jambe, qui mettent des bottes pour aller au bal... Ils ne savent pas qu'ils négligent l'art le plus noble, le plus beau et le plus ancien, car la danse ne date pas d'hier, mon enfant.

— Oh ! je le sais bien, mon oncle, répond vivement la jeune fille, qui devine que son oncle

va lui raconter ce qu'il lui a déjà narré cent fois; mais le vieillard ne tient pas compte de l'exclamation de sa nièce, et il reprend en s'appuyant le dos dans son grand fauteuil :

— Autrefois les repas de famille, les cérémonies étaient toujours terminées par des danses; Xénophon nous a donné une description de ce que l'on appelait alors une après-dînée.

« On faisait venir des musiciens, un Syracusain qui jouait de la flûte et dirigeait les autres, un jeune homme, qui pinçait de la lyre, et une danseuse qui commençait par exécuter quelques tours extraordinaires avec des cerceaux et des épées... comme le font aujourd'hui nos saltimbanques... Puis le jeune homme dansait ensuite avec une noble aisance...

« Ceci, ma petite-nièce, remonte très haut... Mais, du temps des patriarches, le renouvellement des saisons, les moissons, les vendanges, tous les événements de la vie étaient des prétextes pour la danse... Tiens, j'ai lu dans Amyot...

— Oh ! oui, mon oncle, oui... c'est moi qui vous ai lu tout cela ! s'écriait la petite-nièce, qui ne se souciait pas d'entendre encore un cours d'histoire sur la danse, et le vieillard finissait par s'endormir tout en battant sur le bras de son fauteuil une mesure de menuet.

Cependant la triste existence que menait Blanche, qui ne sortait jamais et ne goûtait aucun des plaisirs de son âge, cette vie retirée, uniforme et solitaire, ne tarda pas à altérer sa santé.

Inquiet de voir sa petite-nièce perdre les roses de son teint, M. Delapoule fit appeler un docteur, et le consulta sur l'état de la jeune fille.

Le docteur répondit au vieillard :

— Votre nièce va-t-elle dans le monde ?

— Jamais.

— A la promenade ?

— Jamais.

— Aux concerts, aux bals ?

— Eh non ! jamais.

— C'est pour cela qu'elle est malade.

— Comment, docteur, que voulez-vous dire ?

— C'est bien facile à comprendre ; votre nièce est malade d'ennui... et cette maladie est la pire de toutes.

— Et qui diable peut vous faire présumer que Blanche s'ennuie ?... Je suis toujours avec elle... je lui fais la conversation... Je lui achète tout ce qu'elle désire... Elle peut se lever tard, se coucher tôt, enfin elle mène la même existence que moi, et je vous certifie que je ne m'ennuie pas du tout.

— Oui, mais vous avez soixante-dix ans, et votre nièce en a seize, et à seize ans le régime d'un vieillard ne vaut rien du tout.

— Vous croyez ?

— Si vous voulez rendre la santé à votre nièce, faites-la sortir, courir, danser.

— Elle danse toute la journée ici... elle n'entre pas dans ma chambre sans faire des pliés.

— Eh ! ce n'est pas pour vous qu'il faut qu'elle danse... c'est en public, dans un bal, dans le monde, enfin ; monsieur Delapoule, souvenez-vous qu'une jeune fille est comme une fleur; faute d'air, elle ne tarde pas à s'étioler... Donnez de l'air à votre petite-nièce.

— Que je donne de l'air à ma nièce ! se dit le

vieillard lorsque le docteur l'eut quitté ; que je la mène à un bal public... Ces médecins ont une singulière façon de traiter les jeunes filles... Il me semble qu'on peut fort bien prendre l'air à sa fenêtre... il est vrai que les miennes donnent sur une cour un peu sombre... Enfin, puisqu'il le faut, je promènerai ma nièce... je ne la mènerai pas voir les singes, par exemple... mais je la conduirai sur les boulevards.

Et M. Delapoule appelle la jolie Blanche, il lui annonce qu'il va la mener promener sur les boulevards; la jeune fille saute de joie, car vous saurez qu'elle ne connaissait pas cette promenade de Paris ; demeurant depuis l'âge de sept ans dans la rue Mouffetard, la jeune fille avait bien entendu quelquefois parler du centre de la ville, des spectacles, des promenades, du Palais-Royal, des Tuileries ; mais son Paris à elle ne s'étendait que jusqu'à la rue des Fossés-Saint-Victor et à la barrière d'Italie.

La joie de Blanche était donc bien naturelle, en apprenant qu'elle allait voir autre chose que son quartier ; elle court à sa toilette, met sa plus belle robe, son plus beau bonnet, et tâche enfin de se faire bien belle ; heureusement pour Blanche, la nature s'était chargée de ce soin. Elle lui avait donné de beaux yeux, un joli nez, une petite bouche, des dents comme des perles, une charmante fossette au menton ; enfin, une figure charmante. La nature fait des choses qui sont toujours à la mode.

Quant à M. Delapoule, il était inamovible dans son costume, comme dans son opinion sur la danse ; il conserve sa culotte à boucles, son habit de soie gorge de pigeon, dont les boutons à verres

bombés et encadrant des oiseaux, sont larges comme d'anciens écus de six livres; sa coiffure à l'oiseau royal, sur le haut de laquelle il pose un petit chapeau à trois cornes, qui n'a pas la moindre ressemblance avec celui du *petit caporal.*

Ensuite, l'oncle sort de chez lui, prend sa nièce sous son bras, s'appuie sur une canne qui lui sert depuis cinquante ans à battre la mesure du menuet d'*Exaudet*, et l'on se met en marche pour les boulevards; la jeune fille regardant d'un air émerveillé tout ce qui s'offre de nouveau à sa vue, le petit vieillard marquant avec ses pieds une mesure en trois temps.

On n'avance pas vite quand on marche sur un mouvement de menuet : l'oncle et sa nièce étaient partis à onze heures du matin de la rue Mouffetard, il était deux heures lorsqu'ils arrivèrent sur le boulevard Beaumarchais.

Figurez-vous alors l'ébahissement de la jeune fille, lorsqu'elle se trouve au milieu de ce monde, de ces marchands ambulants, de ces promeneurs, de ces faiseurs de tours qui abondent sur les boulevards.

Ici, ce sont des marchands à deux pièces pour treize, qui crient d'une voix éraillée: — Montez votre ménage, meublez votre cuisine; faites des cadeaux à votre épouse, à votre bonne et à vos enfants.

Que de choses on peut faire à Paris avec treize sous!

Là c'est une grosse maman, qui a envie de pleurer parce que sa fille devient aussi grande qu'elle, et qu'on ne la prend pas pour sa sœur quoiqu'elle ait bien soin de l'habiller exactement comme elle.

Prenez garde!... de ce côté, ce sont des enfants qui jouent ; ils lancent leurs cerceaux à travers vos jambes, ou jettent leurs balles sur votre dos. Pourquoi les bonnes ne veillent-elles pas sur ces enfants qui se font culbuter en voulant ravoir leurs jouets ? c'est que les bonnes viennent de rencontrer une *payse* qui leur donne des nouvelles de leur *endroit*, et que cela est infiniment plus intéressant que de veiller sur les marmots de leurs bourgeois.

Un peu plus loin vous entendrez les sonnettes du marchand de limonade à un liard le verre : ces gens-là s'entendent de loin

Figurez-vous alors l'ébahissement de la jeune fille, lorsqu elle se trouve au milieu de ce monde. (P. 111.)

comme les mulets. Je n'ai jamais bien compris la raison qui les fait ainsi s'affubler de sonnettes et de grelots; du reste cela produit un petit carillon que l'on trouvera sans doute moyen d'introduire dans les *concerts monstres*. Un marchand de coco tiendrait fort bien sa place entre l'ophicléïde et le pavillon chinois.

A quelques pas, c'est un homme en habit noir, assez sale, assez barbouillé, qui est arrêté et pérore devant une foule de badauds.

Mais cet homme ne tient rien à sa main, il n'a point d'éventaire, point de boutique devant lui, ce n'est donc pas un marchand?... Que fait-il donc là? et de quoi parle-t-il au public?... voilà ce que disent les passants; M. Delapoule et sa nièce sont de ce nombre.

Ils s'arrêtent, percent la foule, et écoutent ce monsieur en noir qui prend du tabac et parle à la société, laissant beaucoup de temps entre chacune de ses phrases, comme quelqu'un qui n'est pas bien sûr de ce qu'il veut dire :

— Certainement, il y a des personnes... parmi celles qui se promènent... surtout quand le temps est beau... comme aujourd'hui, par exemple... il y a des personnes qui se disent : Mais enfin... voyons, voici un particulier là-bas... qui est arrêté sur le boulevard... c'est probablement... pour quelque chose...

— Mon oncle, je ne comprends pas ce que dit cet homme, murmure Blanche à l'oreille de M. Delapoule, et celui-ci répond à sa nièce :

— Je n'y comprends rien non plus; mais puisqu'il dit qu'il est là pour quelque chose, attendons, cela va peut-être s'expliquer.

L'homme en noir tire de sa poche une espèce de portefeuille, il y prend une petite feuille de papier noir et une paire de ciseaux ; ce portefeuille est probablement le nécessaire de ce monsieur; puis tout en regardant autour de lui et cherchant dans l'assemblée à quel jobard il donnera la préférence, il se met à découper, sans pour cela interrompre son discours à la société.

— Oui, messieurs et mesdames... quand on voit quelqu'un comme cela... s'adressant à une nombreuse compagnie... on se dit... Mais que fait-il au milieu de cette nombreuse compagnie ?... Il y a tout à parier que j'y fais un métier quelconque... Quel est donc ce métier ? C'est ce que nous allons avoir l'avantage de vous faire savoir dans quelques instants, nous ne vous demandons plus qu'une minute... c'est bien peu de chose pour des personnes qui n'ont rien à faire.

Tout en discourant ainsi, l'homme en noir avait arrêté ses regards sur M. Delapoule, dont la tête était parvenue à percer le rond qui s'était formé autour du découpeur.

L'oncle de Blanche ne comprenait pas pourquoi cet homme avait constamment les yeux fixés sur lui, paraissant lui adresser ses discours de préférence à toute autre personne arrêtée là; mais le petit vieillard prenait cela pour une politesse, et il cherchait l'occasion de répondre un petit mot à ce monsieur, lorsque celui-ci, ayant fini de découper, colle ce qu'il vient de faire sur une feuille de papier blanc, et montre ensuite au public assemblé la silhouette de M. Delapoule, qui était fort ressemblante, parce que le petit vieillard avait un

profil et une coiffure assez remarquables pour qu'il fût facile de les saisir.

Tout le monde se met à rire, M. Delapoule et sa nièce veulent savoir pourquoi l'on rit; ils s'avancent, se penchent pour voir la silhouette. M. Delapoule reste saisi en reconnaissant son portrait, Blanche s'écrie :

— C'est vous, mon oncle, oh! c'est donc vous, c'est vous avec votre petit chapeau à cornes.

L'homme en noir présente alors la silhouette au petit vieillard en lui disant :

— Vous devez être content, tout le monde vous reconnaît... voilà votre portrait, vous me donnerez ce que vous voudrez, je ne taxe personne.

— Je ne vous donnerai rien du tout! s'écrie M. Delapoule, qui devient pourpre de colère; je trouve bien impertinent que vous vous soyez permis de faire ma silhouette sans savoir si cela me convenait... Je ne me suis pas arrêté pour être fait de profil... vous me volez ma figure... vous n'en avez pas le droit... Viens, ma nièce, je vais porter plainte aux autorités.

Le petit vieillard entraîne Blanche, et tous deux s'éloignent au milieu des ris, des huées de la foule qui ne demande qu'à se moquer du monde, lors même que le monde aurait raison.

L'oncle et la nièce veulent marcher vite, ils se font pousser par les uns, bousculer par les autres.

— Les promenades étaient bien mieux composées avant la révolution! dit M. Delapoule, on ne vous marchait pas à chaque instant sur les pieds sans vous demander excuse, et l'on ne faisait pas votre silhouette sans votre permission.

La petite-nièce n'était pas tout à fait de l'avis

de son oncle; ces nombreux passants, ces boutiques, ces étalages, ce bruit, tout cela l'amusait, et puis quelques jeunes gens, en passant près d'elle, avaient dit en la regardant : Voilà une jolie personne, et la demoiselle la plus candide n'est point insensible aux compliments.

L'oncle et sa petite-nièce se promenaient depuis longtemps et étaient loin de la rue Mouffetard, et l'heure où ils dînaient habituellement était arrivée.

Le vieillard dit à Blanche :

— Ma chère amie, tu dois avoir faim ?

— Oui, mon oncle.

— Et moi aussi. Puisque nous sommes loin de notre demeure nous allons dîner chez un traiteur.

— Oh ! oui, mon oncle, ce sera bien gentil.

Blanche est enchantée, elle n'a jamais été chez un traiteur, elle présume que tout doit y être délicieux, et se fait une fête de manger des mets qu'elle ne connaît pas.

M. Delapoule regarde autour de lui; il aperçoit, dans une espèce de boutique, un monsieur assis devant une table et prenant quelque chose, il se dit :

— Voilà un traiteur... il y a peu de monde, tant mieux, ce sera plus décent, plus convenable pour ma nièce; entrons là.

L'oncle et la petite-nièce entrent et se trouvent dans une salle où il y a plusieurs tables couvertes de nappes, et beaucoup de journaux et de petits pains.

M. Delapoule et Blanche s'asseyent à une table, et le vieillard dit à une dame qui est assise dans un comptoir :

— Madame, faites-nous servir... nous avons faim... donnez-nous ce que vous aurez de prêt... je m'en rapporte à vous.

La dame fait une inclination de tête, se lève, sort de la salle et revient bientôt tenant deux petits bols de bouillon, qu'elle pose devant l'oncle et la nièce en leur disant :

— Voulez-vous du pain?

— Du pain?... Certainement que nous voulons du pain... cela va sans dire.

La dame apporte une corbeille contenant des petits pains, et va se rasseoir dans son comptoir; l'oncle boit son bouillon en disant à Blanche :

— C'est un consommé... Il paraît qu'ici cela remplace le potage.

La jeune fille ne répond rien, mais fait un peu la grimace : elle n'aimait pas le bouillon.

Après avoir avalé le contenu de son bol, M. Delapoule dit à la dame du comptoir :

— Madame, notre intention n'est pas de nous en tenir là.

— Fort bien, monsieur.

La dame se lève, sort, et revient bientôt avec deux autres bols remplis de bouillon, qu'elle place de nouveau devant l'oncle et la nièce.

Ceux-ci se regardent et se décident à avaler encore les bouillons qu'on leur apporte ; ils croient que ceux-là auront un autre goût ; mais ils sont absolument semblables aux premiers.

Après avoir bu son second bol, M. Delapoule dit à la dame du comptoir :

— Ceci ne nous suffit pas, madame, nous désirons autre chose.

— Très bien! monsieur, dit la dame; puis elle quitte la salle, et revient en rapportant, pour la troisième fois, des bols de bouillon qu'elle pose de-

vant le vieillard et sa nièce. M. Delapoule se met de mauvaise humeur, et s'écrie :

— Toujours du bouillon!... Eh mais, madame. nous en avons bien assez ...Est-ce que les restaurateurs ne vendent plus autre chose depuis la révolution?

— Mais, monsieur, vous êtes dans une succursale de la Compagnie Hollandaise, où on ne vend que du bouillon. On en portera chez vous si cela vous est agréable; nous envoyons des consommés à domicile.

M. Delapoule ne connaissait pas l'entreprise des bouillons, et il est très contrarié de sa méprise. Il se lève, ainsi que sa nièce, paye ce qu'ils ont pris, et sort avec Blanche... Quand ils sont de nouveau sur les boulevards, le vieillard dit à la jeune fille :

— As-tu encore faim, mon enfant?

— Oh! non, mon oncle, tous ces bouillons m'ont ôté l'appétit.

— Alors, promenons-nous pour les faire passer. Afin de te dédommager, je te ferai voir quelque spectacle de curiosité.

Il y avait justement près de l'oncle et de la nièce une maison de toile, dans laquelle on faisait voir des marionnettes; mais le spectacle le plus amusant était celui de la porte, où un chat se battait avec le diable et un commissaire.

M. Delapoule et Blanche s'arrêtent pour écouter les facéties que le diable adressait au commissaire. Mais la foule qui se trouvait là était en grande partie composée de gamins auxquels la tournure de la nièce et du petit vieillard semble fort extraordinaire; les flâneurs, les ouvriers, les badauds ne tardent pas à faire comme les gamins, ils rient en se

montrant du doigt ce petit monsieur coiffé à l'oiseau royal et portant un habit de soie dont les boutons sont autant de petits tableaux.

Ce n'est plus du diable et du commissaire que l'on s'occupe, c'est de l'oncle de Blanche, qui est bien loin de s'en douter.

Cependant à chaque instant les éclats de rire redoublent, la foule se presse, se serre, augmente; elle barre le boulevard, empêche le passage, gêne la circulation; on se pousse, on se bat même pour voir M. Delapoule; l'autorité croit qu'il y a une émeute; un agent de police perce la foule; on lui montre le petit homme qui est la cause de cet attroupement; il parvient jusqu'à M. Delapoule, et le tire par le bras en lui disant d'un ton fort sec :

— Allons, monsieur, marchez! ne restez pas là....

— Pourquoi donc voulez-vous que je marche? répond le petit vieillard en regardant avec surprise celui qui lui parle.

— Parce que vous causez du désordre...

— Je cause du désordre... moi?

— Oui, oui, vous le savez bien, et vous le faites avec intention. — Qu'est-ce que je fais avec intention?

— Oh! vous avez l'air de ne pas me comprendre... mais nous nous y connaissons... vous avez mis ce chapeau à trois cornes pour ressembler à l'empereur.

— Comment à l'empereur!... je ne connais pas l'empereur... est-ce que Louis XV est mort?

— Oh! trêve de plaisanteries, monsieur, vous avez des aigles sur vos boutons.

— J'ai des aigles!... pas du tout, ce sont des colibris.

— Je vous dis que ce sont des aigles.

— Eh bien, après! quand ce seraient des aigles? qu'est-ce que ça vous fait?... si j'aime les oiseaux, moi... Vous m'ennuyez, à la fin.

— Allons, monsieur, filez bien vite, et rendez grâce à votre âge si je ne vous arrête pas.

— Oh! mon oncle, allons-nous-en, je vous en prie, dit Blanche.

Le pauvre M. Delapoule cède aux prières de sa nièce et aux injonctions de l'autorité; il parvient à sortir du cercle qui l'entoure et à s'éloigner de la foule; heureusement la nuit en arrivant protège sa retraite; mais le petit vieillard ne concevait rien à ce qui venait de lui arriver, et il disait à sa nièce :

— Ils prétendent que je cause du désordre. parce que j'ai des oiseaux sur mes boutons et un chapeau à trois cornes sur la tête... En vérité, je n'y comprends rien... je ne reconnais plus Paris! tout y est changé... Traiteurs, costumes, usages, c'est donc comme la danse? Je voudrais bien te voir amuser un peu, ma pauvre Blanche; car, pour une fois que nous sortons, tu n'as pas eu beaucoup d'agrément.

Tout en marchant, l'oncle et la jeune fille étaient arrivés dans les Champs-Elysées; ils aperçoivent bientôt à l'entrée d'une rotonde un transparent sur lequel est écrit ce mot : Bal. Blanche tressaille de plaisir et pousse le bras de son oncle en lui disant :

— Un bal! un endroit ou l'on danse... Ah! mon oncle! c'est là où je m'amuserais, moi qui mets mes pieds dans une boîte toute la journée afin de bien danser, je serais si contente d'aller au bal!

— Eh bien, j'y consens, répond M. Delapoule. Tous les gens qui vont là ne savent pas dan-



Allons, monsieur, ne répliquez pas; à votre âge danser comme cela ! fi donc ! (P. 123.)

ser, sans doute : je veux qu'ils admirent ta grâce, tes pas, tes révérences; je me sens encore en état de servir de cavalier. Viens, ma nièce, nous allons montrer la belle danse aux habitués de ce bal.

Le petit vieillard pénètre avec sa nièce dans la rotonde du bal. Il y avait beaucoup de monde ; l'orchestre jouait la ritournelle pour qu'on se mît en place. On appelait un quatrième quadrille : M. Delapoule y court avec sa nièce. Tous les yeux se portent sur le singulier couple qui vient d'arriver.

Bientôt la musique donne le signal; l'oncle et la nièce s'élancent, font des ronds de jambe, des jetés-battus, des pliés; alors les éclats de rire partent autour d'eux; cela devient pis que sur le boulevard, les autres quadrilles sont abandonnés, on se bouscule, on fait encore le coup de poing pour voir danser le petit vieillard et la jeune fille.

Puis tout à coup un sergent de ville arrive, perce le quadrille, et arrêtant M. Delapoule au plus beau moment de sa danse, lui dit d'un ton fort impératif :

— Monsieur, vous allez quitter le bal, sortir sur-le-champ.

— Qu'est-ce que vous dites? répond le petit homme en restant sur ses pointes.

— Je vous dis qu'il faut sortir; vous dansez une danse prohibée.

— J'ai une danse prohibée, moi !

— Oui, vous dansez le *cancan.*

— Moi, je danse le cancan ! Mais d'abord faites-moi le plaisir de m'apprendre ce que c'est que le cancan... je ne le connais pas.

— Oh ! vous faites l'ignorant; tout à l'heure, en balançant avec votre dame, je vous ai vu faire la *chaloupe.*

— La *chaloupe!* je veux être pendu si je sais ce que c'est que la chaloupe.

— Allons, monsieur, ne répliquez pas; à votre âge, danser comme cela! fi donc! sortez, ou je vous envoie au violon.

Blanche a encore peur pour son oncle, elle l'entraîne : le petit vieillard est furieux, il quitte le bal, monte dans une voiture avec sa nièce et se fait reconduire rue Mouffetard en s'écriant :

— Je ne mettrai plus les pieds hors de chez moi.

Mais le lendemain matin les réflexions avaient rendu le vieillard plus sage, et il dit à sa petite-nièce :

— Ma chère enfant, je te donnerai un autre maître de danse que moi, je te laisserai sortir plus souvent, tu te mettras comme tout le monde; car je ne veux pas que l'on te montre au doigt dans les rues; et décidément je vois qu'il faut s'habiller, marcher et danser avec son siècle.

FIN DU VIEILLARD DE LA RUE MOUFFETARD.

OEUVRES DE PAUL DE KOCK

*Ouvrage suivant :*

**UNE DROLE DE MAISON**

# TABLE



PARIS. — Imp. P. MOUILLOT. 13, quai Voltaire.

PARIS. — IMPRIMERIE P. MOUILLOT, 13, QUAI VOLTAIRE.